

*Pour Pascal, Myriam, Dog, Gilles, Vautour, Séverine,...
pour que leurs rêves ne soient plus souffrances.*

Avant-propos, par David Le Breton	p. 4
Introduction	p. 8
Histoire de la recherche-action	p. 11
Dynamiques individuelles et collectives des jeunes en errance	p. 25
Accueils festivaliers	p. 39
Démarches de prévention	p. 50
Conclusion	p. 58
Bibliographie indicative	p. 61
Equipes de recherche	p. 64

AVANT PROPOS

David Le Breton

Université Paris X-Nanterre

La zone est cet espace sans lieu où n'existent que des passages. Ni fugueurs, ni clochards, jeunes encore, ses protagonistes vivent dans les interstices du lien social, là où les mailles se relâchent et dessinent des terrains vagues, aux significations indécises, aux usages suspendus ou détournés, rendus disponibles à l'appropriation de ces nomades de la modernité dont le nombre fait masse et induit une visibilité qui trouble les sensibilités collectives. L'indifférence aux chemins, aux lieux, l'existence dans la seule transition, imposent à ces jeunes d'être toujours en instance. Ils n'ont pas trouvé leurs demeures d'homme et s'établissent au sein d'un monde où ils ne cessent de différer leur naissance. Ils vivent dans l'entre-deux du temps et de l'espace, suspendu entre soi et l'autre. Tout est égal, seules des intensités provisoires sortent de l'ordinaire, quelques heures, quelques jours, pour retomber vite dans la grisaille. Le monde ne leur est rien, leur identité reste elle-même inconsistante, toujours en voie de se cristalliser mais défaite un moment plus tard.

Leur existence manque du manque qui leur permettrait de s'affronter à une réalité plus investie et d'y prendre leur place. Le vide de la route n'exerce aucune passion. Pas de but à l'errance sinon l'errance elle-même. Le jeune est dans le décrochage social, en souffrance, comme on dit d'une lettre n'ayant pas atteint son destinataire. Il ne trouve sa place nulle part, contraint à partir ailleurs à peine arrivé, saisi dans une "déambulation addictive" (B. Brusset). Mal dans sa peau elle-même, son propre corps n'est pas un lieu d'investissement, mais plutôt un poids encombrant et souvent douloureux à cause de son mode de vie, de l'absence fréquente de soins, et des conséquences physiques de son goût pour l'alcool et autres toxiques dont il fait un usage immodéré.

Privilégier l'espace au détriment du temps, le déplacement à l'encontre du projet, la déambulation au lieu de la pensée, amortir le désir en satisfaction malaisée des besoins physiologiques journaliers sans chercher au delà. L'écrasement du temps sous la seule forme du présent se substitue à une impossible temporisation, à une projection de soi dans la durée interdite par un sentiment d'identité trop labile. L'errance est une pathologie du temps, née de l'impossibilité de faire sa demeure de la durée. L'immédiat emporte tout et explique les décisions inattendues

malgré les propos tenus quelques heures plus tôt : la saisie de l'occasion amène un nouveau départ, l'installation dans un squat ou la rupture brutale avec les anciens compagnons après la découverte d'un vol ou la naissance d'un conflit sur un sujet futile.

L'enquête sur le terrain avec les méthodes de l'observation participante a permis le recueil d'un certain nombre de faits, et notamment la présence sur les lieux festivaliers de nombreux jeunes en difficulté qui maintiennent encore tant bien que mal une inscription dans le tissu social, mais que fascinent les modes de vie des adultes rompus à la zone. Pour ces jeunes en quête de repères, il y a là matière à identification virtuelle (fantasmes d'échapper aux contraintes, d'être libre, de consommer à sa guise des produits illicites...). Adossées à une relation difficile aux parents, une fréquente déscolarisation, une dépression adolescente mal perçue par l'entourage, les conditions sont réunies pour favoriser la rupture définitive et engager le jeune sur un chemin douloureux. "L'idée de mettre en place un dispositif d'observation, d'écoute et de soutien articulé avec un dispositif de formation d'intervenants sociaux s'est alors développée" rappelle François Chobeaux.

Pour nouer une relation éducative (voire même thérapeutique) avec ces jeunes souvent hostiles aux travailleurs sociaux et qui glissent en permanence entre les mailles de la vie sociale, il convient d'inventer des formes nouvelles de travail social, rusant avec les systèmes de défense, préservant la dignité des jeunes, mais répondant malgré tout à la souffrance qui se laisse parfois entrevoir. dans cette recherche-action les CEMEA restent fidèles à leur histoire, se souvenant que Jean Vilar sollicitait leur aide à Avignon à la fin des années cinquante pour l'accueil et l'hébergement de la foule des jeunes attirés par le festival. La philosophie sociale des CEMEA s'applique ici à un "humanitaire national", sans fracas médiatique, ni fausse pudeur, avec humilité et efficacité. La tâche, difficile, d'accueillir et de veiller à l'hébergement de centaines de jeunes "zonards" venus aux festivals ne se confond en rien à la seule prise en charge des problèmes d'intendance. Ces jeunes dont la trajectoire de vie est au seuil de la rupture si la fascination envers le

mode de vie de leurs aînés en errance se fait trop vive, ou qui sont déjà au delà de la ligne d'ombre, mais hantés par le désir "d'en sortir", la tâche est de les atteindre sans éveiller la méfiance et la prévention dont les travailleurs sociaux sont l'objet. Une équipe pluridisciplinaire investit les locaux, sachant non seulement balayer ou faire la vaisselle, mais aussi écouter, apaiser, instaurer des règles, introduire une ritualité commune pour rendre propice le lien social, veiller à l'hospitalité des lieux.

Là, à la faveur de ce cadre, outil entre les mains des acteurs du projet, se nouent des relations d'aide, d'apaisement, des conseils se prodiguent, notamment "lorsque les jeunes viennent exprimer à un membre de l'équipe présente leur souffrance de s'être fait voler de l'argent, des papiers d'identité, des vêtements, ou un sac de couchage par des personnes appartenant à cette population qui les fascine et les attire". De même lorsque les effraient les débordements de ceux qui sont sous les effets des drogues ou de l'alcool. "Il s'agit dans les deux cas de les aider à faire le point entre ce qu'ils imaginent de cette vie et ses réalités, sans pour autant insister sur l'effet repoussoir de cette réalité qui les attend, au risque de les renforcer dans leur opposition aux avis issus du monde des adultes".

Cette belle expérience montre cependant la difficulté de nouer une relation éducative en si peu de temps, ces quelques jours d'un festival, mais la lecture de ce rapport pointe finalement l'émergence d'autres formes d'efficacité qui ne peuvent s'évaluer à l'aune habituelle. Nous sommes ici dans l'invention, dans une éthique de la relation qui ne se mesure pas au temps qu'elle dure, mais à l'intensité qui l'a traversée. Quelques minutes passées à soulager un jeune à qui on a volé son blouson, ou à le soigner après une chute, prennent parfois un poids d'existence, rappelant au jeune, ou lui révélant enfin, sa valeur plénière d'homme, sa dignité incontestable. Loin des grandes orgues, mais à l'écoute de la souffrance du quotidien, un travail silencieux se mène autour de quelques mots, d'une poignée de gestes, d'un regard, d'un temps partagé, mais la remise au monde tient parfois à un souffle.

INTRODUCTION

Ils sont âgés de seize à trente ans. Accompagnés de leurs chiens, vêtus, coiffés et parés selon les règles esthétiques des groupes *punks* ou *babas* vers lesquels vont leurs adhésions culturelles, en petits groupes informels, souvent dans des états seconds liés à l'utilisation massive d'alcools et de toxiques divers, ils errent toute l'année de festivals en festivals, de gares en gares, de permanences d'associations caritatives en squatts hivernaux.

Ils ne sont pas "fugueurs", ou très peu, car pratiquement tous sont majeurs, pas "clochards" car ils rejettent cette image sociale et l'appellation de "sans domicile fixe" qui est son corollaire, pas non plus routards comme l'étaient ces jeunes des années soixante-dix car leurs itinéraires sont largement le fait du hasard et se limitent à l'hexagone ou pour quelques uns à quelques brefs passages intéressés en Hollande ou au Maroc. Ils se qualifient de *zonards*, acteurs d'une *zone* revendiquée, style de vie qu'ils disent avoir consciemment choisi dans une recherche de liberté et de convivialité pour mettre leurs actes en accord avec leur pensée.

La rencontre avec ces jeunes dans des festivals de musique et de théâtre et dans les lieux d'accueil et d'hébergement provisoire qui y sont organisés et gérés pour l'occasion, les acquis de nombreux entretiens tenus avec eux à diverses heures du jour et de la nuit, l'observation de leurs comportements de groupes et l'écoute attentive et chaleureuse de leurs soucis et de leurs rêves qui déclenche très vite des flots de confidences et d'appels font cependant penser que la réalité de leur vie est nettement moins belle que la fiction qu'ils en présentent. La vie de zonard est beaucoup plus pour eux la fuite en avant douloureuse et désespérée d'une souffrance individuelle impossible à gérer et à dépasser, que la mise en acte du choix d'un mode de vie épanouissant fait d'hédonisme et de liberté.

Ce constat de souffrance effectué il s'agissait alors de mieux connaître les dynamiques individuelles et collectives de ces jeunes pour parvenir à savoir comment il était possible d'intervenir dans celles-ci pour les aider à les enrayer. Il s'agissait également d'expérimenter des modes d'approche qui permettent d'entrer en relation avec eux de la façon la plus sincère et la plus approfondie possible, et de commencer à

expérimenter comment ces premières approches situées dans des lieux et des moments inhabituels et exceptionnels pouvaient déjà elles-mêmes contribuer à générer des dynamiques d'interrogation et de mobilisation. Il s'agissait aussi de tester des modes d'organisations matérielles propres à satisfaire en même temps et de façon cohérente les attentes et les besoins de ces jeunes en matière d'aides concrètes à l'organisation de leur vie quotidienne, les attentes de municipalités ayant à gérer à la fois leurs responsabilités quant à la tranquillité et à la sécurité publique et leurs approches humanistes de ces jeunes vivant des problèmes sociaux difficiles, et des volontés d'installer des interventions éducatives de qualité n'évacuant pas les difficultés et cherchant à innover dans de nouvelles formes d'approches spécialisées. Cette recherche-action réfléchie en 1991 et engagée à partir de 1992 a permis de répondre à nombre de ces questions et nombre de ces volontés. En voici les aventures, les acquis et les perspectives futures. Conduit sur le terrain par une association de Jeunesse et d'Education Populaire, ce travail n'aurait pas eu lieu sans l'attention et l'intérêt qu'y ont apporté les élus et les cadres administratifs des mairies de Bourges et d'Aurillac, les acteurs associatifs, les travailleurs sociaux et les professionnels de santé de ces deux villes, ainsi que les responsables et les personnels des services départementaux de l'Etat dans le Cantal et le Cher. Elle n'aurait pas non plus eu lieu sans la confiance et le soutien financier du Ministère de la Jeunesse et des Sports et de la Délégation Générale à la Lutte contre la Drogue et les Toxicomanies. Que tous en soient remerciés ici.

HISTOIRE DE LA RECHERCHE-ACTION

Pourquoi, et comment, un organisme de formation et de recherche en éducation en est-il arrivé à conduire ce type d'actions dans les festivals? Questions régulièrement posées par des interlocuteurs à la fois intéressés et surpris, qui ne connaissent les CEMEA que par leurs actions dans le domaine des vacances et des loisirs collectifs de mineurs. Que fait cette association dans des festivals de musique et de théâtre, et qui plus est auprès des jeunes marginaux de ces festivals? Comment en est-elle arrivée à proposer aujourd'hui aux villes festivalières de réfléchir avec elles sur leurs modes de gestion de ce public assez particulier?

Il faut repartir de l'histoire de cette association, de son histoire fondatrice, de l'histoire de ses présences dans des villes festivalières et de son histoire dans le secteur de l'intervention sociale spécialisée pour trouver et pour comprendre les logiques profondes de cet intérêt et de cette présence. Il faut également reprendre son histoire institutionnelle plus proche pour comprendre pourquoi ces actions auprès de ces jeunes ont été développées et structurées à partir de 1991. Il faut, enfin, suivre pas à pas, de festivals en festivals, l'histoire de ses projets d'action en direction de ce public et l'histoire des réalisations effectuées.

Les CEMEA ont été créés en 1937 par des pédagogues de terrain et par des chercheurs investis dans un domaine que l'on n'appelait pas encore les Sciences de l'éducation. Il s'agissait alors de créer des stages de formation pour répondre aux besoins en moniteurs de colonies de vacances posé par le développement de ces structures qui prenaient une forte ampleur dans la dynamique des acquis sociaux du Front Populaire. Il s'agissait donc de mettre en oeuvre au plus près des pratiques de terrain un système de formation novateur, adapté à des besoins sociaux, culturels et éducatifs en devenir, en ancrant ce système sur des bases militantes faites d'une volonté de diffusion d'une philosophie humaniste de la relation éducative. Les militants des CEMEA étaient dès cette époque non seulement des formateurs mais également à la fois des praticiens de l'organisation et de l'animation des formules d'accueil

auxquelles ils formaient et des acteurs du développement qualitatif de ces accueils.¹

Cet investissement militant inscrit dans le courant pédagogique de l'Education Nouvelle et cette compétence à mettre concrètement en oeuvre des modes de vie collective à la fois respectueux des personnes et facilitateurs de relations interpersonnelles ont été repérés après guerre par de jeunes psychiatres inscrits dans le courant critique et rénovateur de la psychiatrie française. Ceux-ci ont demandé dès 1949 aux CEMEA d'intervenir dans les services dont ils avaient la responsabilité pour y mettre en oeuvre des actions de formation à destination des infirmiers psychiatriques. Il en est découlé pour les CEMEA le développement d'un nouveau secteur de travail et d'intervention centré sur la santé mentale, porté par des professionnels et des personnes intéressées. Comme dans le premier secteur fondateur des vacances collectives d'enfants, les militants investis dans ce nouveau champ d'intervention se sont préoccupés à la fois de l'organisation de sessions de formations pour les intervenants et du développement d'actions de terrain au sein même de leurs lieux d'investissements professionnels, pour agir ainsi sur les pratiques et peu à peu modifier la réalité des modes de soins et des conceptions de l'approche de la pathologie mentale.

Cette dynamique d'extension des préoccupations par glissement d'un champ d'intervention à un autre au sein du vaste secteur de la relation et de l'intervention éducative et sociale s'est ensuite reproduite avec le secteur de l'éducation spécialisée en plein développement, et a encore eu lieu il y a une quinzaine d'années avec l'investissement des CEMEA dans le champ de l'insertion sociale et professionnelle des jeunes.

Peu après leur ouverture vers les milieux professionnels de la santé mentale, les CEMEA étaient appelés en 1959 en Avignon par Jean Vilar qui y avait créé le festival de théâtre dans l'immédiate après guerre. Là aussi l'appel reposait sur une connaissance de la compétence technique et des choix éducatifs de l'association ; il s'agissait ici d'organiser des modes d'accueil et d'hébergement collectifs, chaleureux et de coûts

¹Denis Bordat. *Les CEMEA, qu'est-ce que c'est ?* François Maspéro. 1976.

modiques pour les jeunes qui venaient assister aux spectacles et pour que plus de jeunes puissent venir participer au festival. La réponse a dépassé la demande, car, si des hébergements collectifs ont été organisés, ils ont été le point de départ d'un nouveau secteur d'intervention articulant l'accueil festivalier et la formation de spectateurs actifs. La notion *d'accompagnement des spectateurs* en est issue, où il s'agit de proposer à la fois des solutions techniques d'accueil à coût modéré et des aides à l'approche, à la compréhension et à l'autonomie dans le cadre de grands événements culturels. Les pratiques avignonnaises ont ensuite essaimé à Bourges pour le festival de musique du Printemps, à La Rochelle à l'occasion des Francofolies, et à Aurillac pour le festival Eclat, festival européen de spectacles de rue, pour ne citer que les actions les plus importantes actuellement.

Les choix philosophiques et éducatifs des CEMEA, leurs compétences pour l'organisation de fonctionnements collectifs, leurs choix de lieux d'investissement et leur intérêt pour toutes les personnes et tous les publics se retrouvaient donc au croisement d'un intérêt apporté à la question de l'errance des jeunes rencontrés dans les festivals.

Mais pourquoi à Bourges, et pourquoi en 1991 ? Les CEMEA y sont présents et actifs depuis 1983 et y ont d'abord organisé des hébergements de jeunes dans des établissements scolaires et des actions de mise en relation de ces jeunes avec l'événement par l'accès à une billetterie à tarif collectif et par des rencontres avec les organisateurs, les techniciens et les artistes du festival. Ils y ont ensuite, en plus, pris en charge la gestion d'un lieu proposant à la fois un self-service et un cabaret-podium d'accès libre situés au coeur des espaces piétonniers du festival. Les responsables et les équipes des centres d'hébergement y sont régulièrement sollicités par des jeunes désargentés qui leur demandent de faire un bon geste en les accueillant gratuitement, et les halls et les escaliers de ces établissements sont parfois occupés en cours de nuit par des jeunes qui viennent y dormir à l'abri. Les responsables du self et du cabaret sont, eux, régulièrement sollicités pour donner les invendus alimentaires à des jeunes désargentés au moment de la fermeture quotidienne, ce qu'ils font régulièrement. Le self et le cabaret sont également des lieux où ces jeunes passent, restent, attendent et se

retrouvent. Ici encore l'attention apportée aux personnes, à toutes les personnes, joue à plein, et ces lieux tiennent de fait pour partie le rôle de lieux de régulation sociale même si cette fonction n'est pas officiellement mise en avant par leurs responsables ni explicitement attendue par les organisateurs du festival. Les CEMEA ne sont pas les seuls à porter attention à ces jeunes ; depuis la création du festival en 1977 des responsables de celui-ci et de la ville de Bourges tolèrent la présence de dormeurs dans les halls d'un grand bâtiment en chantier, puis organisent dans un gymnase un lieu d'hébergement nocturne pour les marginaux à partir de 1989 en en confiant la gestion à des étudiants et à des jeunes investis dans les associations locales.

En fin d'année 1990 une réorganisation structurelle de la direction nationale des CEMEA crée une mission Jeunesse dont une des fonctions est d'alimenter et de soutenir les réflexions et les actions de l'ensemble de l'association sur les questions d'enfance et de jeunesse. Cette mission est confiée à un professionnel de l'accompagnement de jeunes en difficulté d'insertion sociale, et chercheur sur les questions de la marginalité juvénile. La rencontre concrète entre certains des axes de travail de cette mission, les attentions professionnelles de son responsable et les pratiques et constats des militants des CEMEA investis au Printemps de Bourges se fera durant le festival de Pâques 1991.

Le Printemps de Bourges 1991 est le lieu de la rencontre volontaire avec ces jeunes au hasard d'heures d'errances passées dans les marges du festivals sur les parkings, dans les espaces de déambulation, autour des salles de spectacles, en ville et dans le gymnase municipal utilisé comme lieu d'accueil nocturne. Il est également le lieu des premières observations des fonctionnements des groupes dans leurs dynamiques internes et dans leurs relations avec les festivaliers plus classiques et avec les forces de l'ordre. Il est aussi l'occasion de la rencontre des professionnels du Centre d'Ecoute et d'Accueil des Toxicomanes de Bourges et du responsable des actions de prévention de la Caisse Régionale d'Assurances Maladie de la région Centre. Il est, enfin, l'occasion de proposer de réfléchir en commun à la direction départementale de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, au service de

médecine préventive et sociale de la faculté parisienne de médecine Saint Antoine, à la direction départementale de la Jeunesse et des Sports et au chargé de mission Toxicomanie du Ministère de la Jeunesse et des Sports.

Une synthèse des observations proposant des pistes de travail pour une intervention de fond est réalisée après le festival : *l'observation d'adolescentes et d'adolescents se trouvant peu à peu dans la mouvance d'adultes marginaux (babas et punks) en démonstration place Séraucourt¹, suivie d'une série de rencontres et de contacts directs avec ces jeunes, fait penser qu'il y a là un aspect du "problème jeunes" qui n'est que peu pris en compte par les CEMEA et par le festival, qui peut être porteur de fortes difficultés pour les jeunes concernés, et sur lequel nous avons des compétences solides en matière d'analyse et de pratique de terrain.*

Il s'agit d'une population "à risques" : on y pointe à chaque entretien des difficultés relationnelles familiales (non communication, mésentente, couple parental déstructuré), des difficultés scolaires majeures (retards importants, scolarisation dans des filières sans issues positives, déscolarisation), des conduites personnelles où l'impulsivité se mêle à tout ce qui peut être support d'aventures fantasmées (fugues, fortes consommation de toxiques licites et illicites).

Les adultes marginaux présents au festival exercent une attirance sur ces jeunes en quête d'identification et ont sur eux un impact évident en matière d'initiation à des pratiques et à des conduites marginales et marginalisantes, d'où des risques non négligeables de rupture d'un continuum de vie laborieusement préservé jusque là.

Une série de rencontre avec des professionnels de l'intervention sanitaire et sociale engagées avant le festival dans la phase d'étude préalable et durant celui-ci montre une convergence d'accord sur cette analyse et un intérêt pour le montage d'une action de prévention menée de façon partenariale. La nature du cadre d'intervention reste à fixer dans sa précision : action en immersion s'appuyant pour partie sur un

¹La place Séraucourt est le lieu central de déambulation des spectateurs du festival de Bourges.

lieu d'écoute organisé dans, ou hors, l'espace festivalier, ou s'appuyant sur un lieu d'accueil hors espace festivalier,...

En juin 1991 les CEMEA donnent suite à ces observations en décidant d'engager un programme de recherche et d'intervention sur l'année 1992.

Un projet de travail est rédigé et est proposé aux structures d'intervention sociale locales, aux travailleurs sociaux investis dans les CEMEA, à divers groupes de recherche et aux administrations concernées comme base de réflexion pouvant amener à une intervention multipartenariale. Il reprend les observations faites au Printemps de Bourges 1991 en les faisant aboutir à des solutions techniques et à des propositions d'organisation préalablement évoquées avec quelques uns de ces partenaires potentiels : *Le Printemps de Bourges est le lieu de passage de nombreux jeunes et moins jeunes, et le lieu d'errance et de représentation de marginaux adultes. L'observation des comportements de ces adultes durant le Printemps 1991 a montré qu'ils étaient entourés d'adolescents aspirés et fascinés par leurs comportements, allant jusqu'à les copier dans les vêtements, les attitudes et les actes. Alcoolisation, clochardisation et toxicomanie en découlaient souvent.*

Des rencontres et des échanges avec ces jeunes ont montré nombre de situations de fragilité, sinon de détresse : mésentente familiale, courtes fugues, difficultés scolaires, conflits avec le monde des adultes,...

L'observation et la réflexion font penser qu'il y a là, pour certains d'entre eux, des possibilités de basculement dans des dérives marginales. L'idée de mettre en place un dispositif d'observation, d'écoute et de soutien articulé avec un dispositif de formation d'intervenants sociaux s'est alors développée.

Ce dispositif devra permettre d'établir un contact direct avec les jeunes dans l'espace du festival (salles de spectacle, place Séraucourt, environs proches), en s'appuyant pour partie sur un lieu fixe permettant de faire exister des rencontres personnalisées, individualisées, et signifiant explicitement l'existence de l'action.

Les objectifs poursuivis porteront avant tout sur une recherche d'efficacité concrète : éviter à des jeunes de s'engager dans une dynamique de marginalisation en leur proposant écoute, attention et

soutien à un moment de fragilité. Il s'agira également de développer une recherche sur les comportements et les dynamiques des jeunes en risque de rupture sociale en orientant ce travail vers les conduites de risques et les pratiques de santé. La formation d'intervenants se fera par une situation de découverte active de cette population de jeunes et par la conduite d'enquêtes liées à l'approfondissement des connaissances de leurs dynamiques individuelles et collectives, avec l'aide des responsables de l'ensemble de l'opération.

Les rencontres et les contacts professionnels se développent entre l'été 1991 et Pâques 1992, et certaines des possibilités de partenariats évoluent vers la mise en place de partenariats réels. Le département de médecine préventive et sociale de la faculté Saint Antoine s'engage activement dans la préparation de sa présence au festival, le Centre d'Accueil et d'Ecoute des Toxicomanes de Bourges cherche les solutions matérielles qui lui permettront de participer au travail, les services centraux et la direction départementale du ministère de la Jeunesse et des Sports sont très intéressés et soutiennent le projet. La direction départementale du Cher de la Protection Judiciaire de la Jeunesse ne donne pas de suites aux contacts établis, et peu de temps avant le festival la Caisse Régionale d'Assurances Maladie de la région Centre nous informe qu'il lui sera impossible de proposer l'usage d'un stand situé place Séraucourt comme cela avait été envisagé, car sa présence matérielle au Printemps sera fortement réorganisée par rapport à ce qu'elle était en 1991. Côté formation, le Centre de Formation d'Educateurs spécialisés de Toulouse répond favorablement à la proposition et cinq étudiants d'une promotion préparent leur présence à Bourges.

Bourges 1992 démarre avec une équipe de recherche des CEMEA constituée de quatre travailleurs sociaux et d'un juriste, avec un groupe de quatre éducateurs spécialisés en cours de formation, et avec une équipe de recherche sur les conduites de santé constituée d'un médecin en santé communautaire, d'un pharmacien et de trois étudiantes. Le travail auprès des jeunes s'organise comme prévu par contacts directs établis à toutes les heures du jour et de la nuit dans les divers espaces

festivaliers et péri festivaliers : rues, terrasses de cafés, buvettes, proximité des salles de spectacle, gymnase. Ce travail direct de contact et d'observation est complété par des rencontres avec les responsables de la Police Nationale et avec les pharmaciens et le service des urgences de l'hôpital général. Le projet de mise en place d'interventions de soutien auprès de jeunes supposés être en risques de rupture sociale est très difficile à mettre en oeuvre et n'est pas satisfaisant, ces jeunes étant alors dans des dynamiques très euphoriques liées à l'exceptionnalité de l'espace-temps festivalier. Mais le temps passé à établir des relations avec les grands marginaux autour desquels ces jeunes se satellisent s'avère être un temps très utile pour la connaissance des dynamiques et des fonctionnements de cette marginalité, et par récurrence un temps très utile pour une meilleure connaissance des modes d'entrées en errance par la reconstitution d'itinéraires de vie qui permettent l'identification des moments clé et des déclencheurs du départ définitif du lieu de vie sédentaire. Il en ressort que les festivals ne sont pas les lieux du déclenchement, ce qui infirme largement l'hypothèse initiale d'intervention. Mais l'importance des phénomènes de mal-être repérés chez tous ces jeunes conduit à poursuivre la recherche-action en l'orientant de façon plus marquée vers ceux qui sont déjà en dérive.

Une partie des acquis de Bourges 1992 est présentée à Paris en mai 1992 à l'occasion d'un séminaire de recherche intitulé "La jeunesse et la rue" organisé par l'Institut de l'Enfance et de la Famille, l'Ecole Supérieure de Travail Social et le Centre d'Etude de l'Actuel et du Quotidien. L'approche des prises de risques et des conduites de santé y est développée par Patricia Pame et par Virginie Halley des Fontaines dans la communication "Etude de la prise de risque dans les situations de grand regroupement : les jeunes au Printemps de Bourges 1992", et une observation ethnologique du fonctionnement d'un groupe de punks est présentée par François Chobeaux dans "Séraucourt village. La société punk au Printemps de Bourges".¹

¹Ces deux contributions figurent dans Alain Vulbeau et Jean Yves Barreyre (dir). *La Jeunesse et la rue*. dactylographié. IDEF, ETSUP et CEAQ. 1993. "Etude de la prise de risque..." a été publié dans *Sauvegarde de l'enfance* n° 1-1994. pp. 47-55 et a été repris dans Alain Vulbeau et Jean Yves Barreyre. *La jeunesse et la rue*. Desclée de Brouwer. 1994. pp. 119-128.

L'équipe de recherche des CEMEA est également au travail sur le terrain l'été suivant pour poursuivre les observations et le recueil de données sur les dynamiques individuelles et collectives des jeunes en errance, sur les rapports établis par ces jeunes avec les forces de l'ordre, et pour observer les façons dont cette population est prise en compte par les municipalités, par les forces de l'ordre, par la justice et par les structures sanitaires et sociales. Les observations sont conduites au festival de théâtre d'Avignon et aux Francofolies de La Rochelle. Les premières conclusions sur les aspects psychologiques et sociologiques sont publiées à l'automne 1992. ¹

Dans les trois festivals les prises de contact avec les jeunes en difficulté ne se font pas facilement malgré l'expérience du travail de rue qu'ont plusieurs des intervenants. La brièveté des événements, le très grand nombre de jeunes, l'absence de connaissances et de relations établies au préalable avec eux sont autant de facteurs de difficulté. Nous contournons partiellement ces problèmes en passant de longs moments au gymnase de Bourges et dans un point d'accueil matinal organisé par le Secours Catholique à La Rochelle de façon à ce que notre présence entre peu à peu dans les habitudes de tous, mais il ne s'agit que de pis aller et le bilan du travail fait fin juillet insiste sur le besoin de trouver des supports et des prétextes matériels pour faciliter et accélérer l'entrée en relation. Une possibilité importante se fait jour à l'automne 1992 quand la municipalité de Bourges, de plus en plus insatisfaite de la façon dont les choses se passaient au gymnase et de plus en plus inquiète sur les dynamiques qui s'y développaient, décide qu'il n'est plus possible que ce lieu soit géré par l'habituel groupe de jeunes bénévoles qui y était présent depuis plusieurs années. L'alternative est simple : ou bien cet équipement est fermé et les prestations qu'il propose n'existent plus, ou bien il est géré par une équipe présentant de solides garanties de compétence et de sérieux. L'équipe de recherche se propose alors pour prendre le relais à la fois pour que cette solution matérielle continue d'exister dans l'intérêt des jeunes marginaux, dans

¹François Chobeaux. "Vivre la zone". *Forum* n°61-62. sept.-déc. 1992. Ce texte est repris dans Alain Vulbeau et Jean Yves Barreyre. *La jeunesse et la rue*. Desclée de Brouwer. 1994. pp. 151-157.

la logique globale de présence des CEMEA dans le festival, et pour en faire le lieu d'appui relationnel dont l'absence s'était faite fortement sentir dans les festivals précédents.

Bourges 1993 a lieu et porte pour une part importante sur la difficile transformation des habitudes et des errances de fonctionnement du gymnase, notre présence permanente dans les lieux jouant à plein pour l'aide à l'entrée en relation. L'équipe est constituée de quatre intervenants des CEMEA, d'un chargé de mission au Ministère de la Jeunesse et des Sports et de trois moniteurs éducateurs en formation à Montpellier, présents à Bourges pour un premier contact avec cette population de jeunes. Le bilan tiré après le festival insiste sur *l'énorme intérêt d'être très vite connus comme étant "ceux du gymnase", le fait de pouvoir entrer en relation dans la rue en s'appuyant pour cela sur le prétexte d'informer sur le gymnase et le fait d'être présents et relativement disponibles toute la nuit dans cet espace ont permis qu'aient lieu nombre d'entretiens individuels dont la réalisation aurait été très aléatoire sans cet ancrage concret. Les données recueillies sont très importantes, sans commune mesure avec les acquis de l'année 1992.* Les utilisateurs du gymnase ont été de quatre-vingts à trois cent cinquante selon les nuits et l'équipe de recherche s'enrichit d'une nouvelle compétence, la connaissance des problèmes concrets d'organisation et de gestion d'un équipement destiné à l'hébergement provisoire de jeunes en errance.

L'ensemble des acquis de la recherche-action est présenté en octobre 1993 par Patricia Pame pour l'équipe et les recherches de la Faculté Saint Antoine et par François Chobeaux pour les CEMEA à l'occasion d'un séminaire "L'errance des jeunes" organisé à Paris par l'Association de Prévention du Site de la Villette.

L'année 1994 commence par une présence importante au festival de Bourges pour y faire fonctionner le même lieu d'accueil provisoire, pour y vérifier les premières conclusions tirées des acquis des festivals de 1993 en matière de dynamiques psychologiques et sociologiques, et pour y mettre en oeuvre un nouveau point de la recherche portant sur les conduites de santé. Ce dernier projet part de l'observation *qu'une*

démarche de santé peut être l'amorce d'une dynamique d'insertion et qu'il est alors intéressant d'étudier comment la mise en place d'un dispositif de protection sociale (ouverture des droits à l'assurance maladie pendant la durée du festival, système de tiers payant dans quelques lieux de soins désignés,...) peut y contribuer. Il s'agit également d'évaluer la faisabilité d'une telle action dans un espace et un temps limité pour savoir ensuite si elle est transférable à d'autres sites ou d'autres contextes. Les professionnels et les structures de santé Bourges sont intéressés par ce projet et nombre d'entre eux s'y associent. Il en ressort le repérage d'un réseau professionnel, la mise en oeuvre d'un système de recensement et de suivi de l'utilisation de ce réseau, et la fabrication d'un document destiné aux jeunes concernés présentant ce réseau et son intérêt pour eux.

Le groupe de recherche investi au gymnase est constitué de sept membres des CEMEA et du même chargé de mission au Ministère de la Jeunesse et des Sports qu'en 1993. Le gymnase fonctionne sans problèmes en accueillant de cent à cinq cent trente personnes selon les nuits, et l'ancrage relationnel qu'il facilite de nouveau permet de terminer comme prévu la recherche sur les dynamiques individuelles et collectives des jeunes et de préciser des acquis sur l'organisation de ce type de lieu. Le groupe de recherche sur les questions de santé est constitué d'un médecin en santé communautaire et de deux étudiantes, déjà présentes en 1992. Si le réseau santé repéré fonctionne bien quand il est utilisé par les gestionnaires du gymnase dans une logique classique de réseau-ressource utilisé par des professionnels de l'intervention sociale, force est de constater qu'il n'a pas aidé à ce que s'enclenchent des dynamiques de mobilisations personnelles où les jeunes auraient utilisé de leur propre chef les informations sur les possibilités de réponses de ce réseau et sur son fonctionnement. Comme pour les approches tentées auprès des jeunes en phase de découverte ludique de la marginalité, il semble que l'exceptionnalité du festival et que l'intensité des relations qui s'y nouent et qui s'y vivent ne facilitent pas la réflexion sur soi en ce qui concerne une question aussi complexe, aussi globale et aussi lointaine que celle de sa santé.

Des membres de l'équipe de recherche sont ensuite présents aux Eurockéennes de Belfort et au festival Interceltique de Lorient pour y observer de l'intérieur, au contact des jeunes marginaux, les solutions techniques mises en place par les organisateurs et par les collectivités locales pour gérer l'afflux de cette population et les problèmes que cet afflux leur pose.

L'année festivalière se conclut à Aurillac au festival Eclat, festival européen de théâtre de rue. Cette présence est préparée depuis le printemps écoulé après une demande de la municipalité d'Aurillac qui souhaite profiter de l'expérience du groupe de recherche pour préciser sa réflexion et pour améliorer son organisation en direction de cette population. L'intervention de sept membres du groupe de recherche et du même chargé de mission ministériel qu'à l'habitude, au côté du service municipal enfance-jeunesse, de travailleurs sociaux et de bénévoles associatifs locaux, permet à la ville d'Aurillac de reprendre en main le fonctionnement d'un gymnase squatté les années précédentes et de rationaliser le fonctionnement d'un espace de camping libre qui lui est contigu. Les acquis techniques de la gestion du gymnase de Bourges et les conclusions des observations conduites sur les sites d'accueil de plein air à La Rochelle et à Belfort sont alors utilisés à plein. Les acquis pour la recherche-action sont importants et portent sur l'approche globale de la question du point de vue d'une collectivité locale : aménagements techniques, association rationnelle et complémentaire des services sociaux et des structures associatives, coordination avec les forces de police, organisation des chaînes de décision en cas de difficultés importantes, concertations avec la SNCF pour une bonne organisation des départs. La transférabilité du modèle d'accueil expérimenté à Bourges et testé dans des conditions plus difficiles qu'à Bourges a fonctionné, et ce modèle d'organisation en ressort validé. L'ensemble du système d'accueil a fonctionné à plein : hébergement de trois cents à cinq cents personnes en accueil nocturne, plus de sept cents personnes une journée pluvieuse, et accueil et gestion d'un total de plus de mille personnes réparties entre le gymnase et le camping provisoire.

Une seconde synthèse des acquis de la recherche sur les dynamiques des jeunes est publiée à l'automne¹, et une première synthèse sur l'organisation technique et éducative de lieux d'accueil provisoires en milieu festivalier est présentée en colloque.²

En décembre un point global sur la recherche-action est présenté à Aurillac dans le cadre d'une conférence débat organisée par le Conseil Communal de Prévention de la Délinquance sur le thème "Les jeunes en errance. Marginalité choisie, marginalité subie" par François Chobeaux sur les aspects psychologiques et sociologiques, par Virginie Halley des Fontaines, maître de conférences à la faculté Saint Antoine, sur les conduites de santé, et par Patrick Chorowicz, chargé de mission au Ministère de la Jeunesse et des Sports, sur les questions des modes d'accueil et d'hébergement et des politiques municipales.

Les points de vue sociologiques sont également présentés en décembre à Paris au Centre International de l'Enfance dans le cadre d'un séminaire international "Enfant marginalisé et espace urbain".

Les projets pour l'année 1995 portent sur la continuation de la gestion du lieu d'accueil de Bourges en l'utilisant comme moyen de formation pour des personnes intéressées par la diffusion de cette pratique, sur la collaboration avec la ville d'Aurillac pour aller plus loin dans la réflexion, dans la recherche sur les organisations matérielles et institutionnelles et sur les partenariats à développer, dans la participation à la gestion des lieux d'accueil. Un projet plus global porte également sur une l'attention à apporter à des demandes de réflexions et d'aides formulées par des villes festivalières qui souhaitent interroger et améliorer leurs conceptions et leurs organisations en matière d'accueil et de gestion des populations marginales.

¹François Chobeaux. "La zone choisie ou la zone subie ?" in Régine Boyer et Charles Coridian (dir). "Jeunesses d'en France". *Panoramiques* n° 16-1994. pp. 46-50.

²François Chobeaux. "Jeunes en errance et intervention éducative : l'expérience des hébergements festivaliers." Colloque *Exclusions et éducation*. Dactylographié. Université Paris VIII. Septembre 1994.

DYNAMIQUES INDIVIDUELLES
ET COLLECTIVES

La connaissance des modes de vie de ces jeunes passe par la connaissance de ce qu'ils ont vécu avant d'être en errance et nécessite d'étudier leurs origines géographiques, leurs dynamiques familiales, les situations socioprofessionnelles de leurs familles, et de repérer le moment et l'événement déclencheurs de leur départ définitif. L'étude a montré que ces données globales présentent entre elles assez de points communs pour permettre de caractériser cette population. Il est cependant nécessaire de rappeler que ces acquis globalisés, organisés et présentés en typologie descriptive sont construits sur des grandes ressemblances qui amènent forcément à minimiser ce qui peut être différent du *modèle* construit. Il y a donc toujours des exceptions et des nuances, précaution théorique importante qu'il est nécessaire de prendre en compte dans la lecture et l'exploitation de ces observations.

Ces jeunes sont presque tous originaires de petites villes de province et de bourgs ruraux où les réseaux de socialité qu'il leur était possible d'établir et d'investir étaient très limités par le nombre de pairs en souffrance également en recherche de socialité, et ne leur laissaient donc pas la possibilité de vivre leur mal être de façon locale et sédentaire¹. La seule solution qu'ils ont alors repérée était celle d'un départ pour aller à la rencontre d'autres pairs en souffrance, et trouver ainsi une communauté permettant compréhension et soutien réciproque.

Ce sont des garçons pour quatre-vingt à quatre vingt-cinq pour cent de ceux qui utilisent les hébergements festivaliers. Leur place dans la fratrie et l'existence ou la non existence d'une fratrie, bien que la plupart d'entre eux soient de fratries multiples, ne semblent pas être un critère important dans l'entrée en errance car toutes les situations sont présentes. Quand ils en ont, leurs frères et soeurs vivent, eux, selon les critères habituels de l'intégration sociale et ils sont le seul élément

¹Pour une approche ethnologique des comportements des jeunes ruraux portant sur les relations intra familiales et les phénomènes de groupes, voir Jean François Gossiaux. *Avoir seize ans dans les Ardennes*. éd. du CTHS. Paris. 1992. Et pour une étude sociologique de l'importance de la conformité aux normes des réseaux locaux de socialité pour l'insertion sociale des jeunes ruraux: Christiane Bellavoine. "Le recours aux réseaux locaux pour l'insertion professionnelle des jeunes en milieu rural." in Christian Baudelot et Gérard Mauger. *Jeunesses populaires*. L'Harmattan. 1994. pp. 139-154.

étrange de la famille, les conditions de la recherche ne permettant cependant pas de savoir précisément depuis quand ce caractère d'étrangeté est identifié et dit dans l'histoire familiale. Leurs parents sont ouvriers, employés, intégrés et équilibrés socialement, et forment pour beaucoup des couples stables.

Tous ces jeunes ont une image conflictuelle du couple parental où le rôle de celui qui ne comprend rien, ni personne, est systématiquement dévolu à leur père. Qu'il soit matériellement présent ou qu'il soit absent, c'est celui qui ne s'est jamais occupé d'eux, celui qui les a "abandonné". Leur mère, elle, est aussi systématiquement excusée et pardonnée de ce qu'elle est, fait, a été et a fait. Elle est le seul lien qu'ils entretiennent encore avec leur famille. "Je passe parfois voir ma mère", "je passe chez ma mère", autant de relations maintenues et de père nié même quand le couple parental existe toujours.

Cette idéalisation de la mère dans un attachement symbolique majeur va de paire avec une idéalisation de la période enfantine faite de souvenirs probablement embellis, tellement les descriptions régulièrement entendues sont merveilleuses d'entente parfaite, de relations sans conflits entre parents et enfants et de vie familiale heureuse. Il y a systématiquement dans leurs récits de vie une cassure intervenue entre un "avant" idéal et une réalité devenue insupportable, cassure qu'ils repèrent dans un événement familial douloureux tel un décès ou un accident, dans un déménagement, parfois dans une séparation du couple parental. Cette cassure nous est apparue bien souvent comme étant largement imaginaire, tenant alors le rôle d'un *roman familial* et personnel visant à les préserver de l'angoisse de grandir en leur permettant d'entretenir une représentation mythique de leur enfance et de leurs relations avec leurs parents. Il y a ici la recherche d'un enracinement dans une enfance perdue et illusoire qui montre bien les souffrances et peut-être les impossibilités dans lesquelles ils se trouvent pour construire une autonomie affective adulte.

Chez ces adolescents le départ en errance a eu lieu un jour de conflit encore plus fort que les autres fait d'un cumul de difficultés familiales,

scolaires, relationnelles, d'une altercation de plus avec le père, d'un désaccord avec l'employeur, de blocages avec les voisins qui ont une nouvelle fois exprimé leurs difficultés à entendre et supporter plus longtemps les chiens et la musique des tam-tams. Il est alors l'instant qui marque concrètement une rupture déjà engagée avec le corps social, rupture ancrée bien en amont et que l'on peut penser être construite sur une immaturité affective¹ ayant empêché de construire une identité solide et autonome. L'adhésion à la zone, imaginée comme étant un lieu chaleureux fait de personnes ayant en commun l'envie de vivre sans contraintes, vient alors comme une quête d'identité groupale où un *moi collectif* suppléerait l'absence d'un *moi individuel* non ou mal structuré². Un autre type de départ en errance est le fait de jeunes adultes âgés d'une vingtaine d'années, fortement engagés dans des pratiques alcooliques ou toxicomaniaques et qui partent alors sur la route selon eux "pour en sortir." L'errance sera pour eux une fuite bien entendue permanente car ils y seront sans cesse rattrapés par ces pratiques qui sont un des traits majeurs de cette société.

Enfin, quelques uns expliquent leur engagement dans la zone par un choix politique fait d'une rupture avec les valeurs et les normes de la société. Ces explications souvent entendues de la part de certains qui d'ailleurs semblent souvent gérer leur marginalité de façon autonome et responsable en contrôlant leur consommation de toxiques et en s'assurant de sources de revenus réguliers et relativement licites. Le *mouvement squatter* dans ses évolutions actuelles est pour eux un lieu d'investissement social, de militantisme direct et peut être le moyen de construire et de structurer de façon argumentée des analyses sociales restées jusqu'alors sans logiques réelles.

En rappelant encore une fois les précautions de lecture qu'appelle la proposition d'une catégorisation des pratiques et des modes de vie des

¹C'est à dire une résolution imparfaite du processus d'autonomisation et d'affirmation du *moi* dans un attachement fort à l'image maternelle, entraînant une impossibilité à assumer les difficultés et les frustrations.

²François Chobeaux. *On est des Courtilles. Recherche sur l'identité collective d'un groupe de jeunes marginaux*. Mémoire de DEA de sociologie. Dactylographié. EHESS. Paris. 1993.

personnes, les façons d'être de ces jeunes et leurs conduites vis à vis de l'argent, du travail, de l'utilisation de toxiques licites et illicites, leurs conduites de santé ainsi que les représentations de leur vie et de celle qu'ils entrevoient dans l'avenir peuvent être repérées selon un modèle de classification et de catégorisation des comportements et des façons de vivre. ce modèle axiologique est organisé selon une graduation choisi-assumé-subî, où le *choisi* est la caractéristique de l'action responsable, construite et autonome, *l'assumé* celle de l'accommodation aux contraintes extérieures dans une possibilité d'action propre très limitée, le *subî* celle de l'acceptation passive et résignée des contraintes extérieures et des pratiques environnantes. Dans cette catégorisation l'assumé évoque la *tactique*, "adaptation ponctuelle et permanente aux réalités intangibles" que Michel de Certeau oppose à la *stratégie*, ici le choisi, faite de la "construction de dynamiques d'action actives".¹ Les travaux de Daniel Marcelli et Alain Braconnier sur la marginalité juvénile avec la différence qu'ils établissent entre *marginalité par engagement* et *marginalité par résignation*² sont également éclairants dans cette recherche de différenciation des conduites, comme les réflexions de Robert Castel sur le processus d'exclusion qu'il repère menant de la précarité à la vulnérabilité, puis de la vulnérabilité à la désaffiliation.³

La vie de la zone est organisée par la recherche et le besoin d'argent, par la recherche d'un état second lié à l'utilisation de toxiques de toute sorte, par l'incertitude de ce que seront l'heure qui suit et le lendemain, et par les illusions sur ce qu'est la réalité sociale extérieure.

Ces conduites et pratiques de vie ne se situent pas toutes au même point pour une même personne sur l'axe de lecture choisi-assumé-subî, sauf pour les jeunes peu engagés dans la marginalité et pour ceux qui sont le plus loin dans une marginalité très dépressive aux consonances auto destructrices marquées. Cette variabilité dans le positionnement des conduites d'une même personne laisse penser que des points d'ancrage

¹Michel de Certeau *L'invention du quotidien. t. 1.* Gallimard. 1980.

²Daniel Marcelli et Alain braconnier. *Psychopathologie de l'adolescent.* 3ème éd. Masson. 1992. pp.420-422.

³Robert Castel "De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation", in Jacques Donzelot. *Face à l'exclusion.* Editions Esprit. Paris. 1991. pp. 137-167.

dans la réalité sociale existent chez nombre d'entre ces jeunes, et sont autant de points d'appuis à un soutien pour une mobilisation et une réorientation de leurs "choix" de vie.

L'argent est nécessaire pour se nourrir, pour acheter de l'alcool et des stupéfiants, et un peu pour se vêtir.

Les petits métiers tels le tressage de cheveux avec du coton, la recherche de clients pour les tatoueurs et plus tard le tatouage lui même, la vente de colifichets artisanaux ou présentés comme tels, le jonglage construit et organisé sous forme de spectacle de rue, sont d'assez bon rapport et sont la preuve d'un *vrai* travail, légal de surcroît. Cette relative stabilisation professionnelle diffère largement des critères classiques de l'insertion professionnelle et ignore aussi largement les obligations légales faites de cotisations sociales, de patentes, d'autorisations de spectacles sur la voie publique, et plus globalement ignore l'ensemble de l'encadrement administratif des emplois forains.

Mais il y a bien ici une stabilisation qui laisse penser qu'une insertion sociale par une *socialisation marginale* est peut être en train de s'opérer. La revente à l'unité de canettes de bière achetées en packs rapporte à chaque fois quelques francs et est également un *vrai* travail, cependant moins bien considéré que les solutions précédentes dans l'échelle sociale de la marge. Elle permet cependant, si elle est pratiquée de façon régulière et importante, de pourvoir à l'année aux besoins du quotidien et au maintien des éléments matériels utiles à une insertion sociale : règlement du loyer d'une chambre ou d'un studio, frais d'entretien d'une voiture,...

L'achat et la revente en petites quantités de stupéfiants illicites (quelques grammes de haschich, quelques *acides*¹) et de médicaments à la vente réglementée et contrôlée² rapporte quelques revenus, mais leurs acteurs sont toujours en manque de fonds car ils sont eux-mêmes de grands consommateurs de ces produits.

¹Supports divers théoriquement imprégnés d'acide lysergique (LSD) dont l'absorption doit provoquer des hallucinations, en fait souvent uniquement imprégnés d'amphétamines qui ne procurent alors qu'une excitation transitoire de la perception et de l'expression.

²Hypnotiques, antitussifs, anxiolytiques,...

Située plus bas dans l'échelle de la passivité, la manche "à l'argent" est une pratique de bon rapport dans les lieux piétonniers et les zones touristiques si la concurrence n'est pas trop forte. La présence d'un chien tenu en laisse, ou la mise en avant d'un handicap, sont alors des éléments non négligeables dans la rentabilité de l'opération.

La manche alimentaire fonctionne également dans les lieux de grands regroupements, pratiquée par des jeunes en mauvais état physique pouvant alors inspirer la pitié et le sachant. Elle va du morceau de sandwich quémendé à un passant à une organisation pensée et négociée à l'avance pour récupérer les invendus alimentaires des boutiques foraines à leur fermeture nocturne.

La toxicomanie est présente chez tous ces jeunes de façon plus ou moins marquée, privilégiant tel ou tel produit selon les appartenances culturelles de chacun et selon le volume et la stabilité de leurs revenus.

Toutes les boissons fortement alcoolisées sont utilisées, souvent mélangées à du jus de fruits, à des boissons gazeuses ou à du vin dans les contenants d'origine de ces boissons, ou en en dissimulant les contenants dans des sacs en plastique. Il est préférable dans l'expérience zonarde que ni les forces de police, ni les donateurs potentiels, ne voient de bouteilles d'alcool posées à proximité et utilisées avec ostensibilité. Enfin, le faible coût de la bière et les facilités de transport des boîtes et des canettes en font le principal alcool utilisé, cet usage donnant lieu à des volumes individuels de consommation assez impressionnants.

Tous les médicaments qui assomment ou font *planer* sont utilisés, bien entendu dans des quantités qui dépassent largement les règles d'usage de la pharmacopée et en association avec d'importantes doses d'alcool. Ces spécialités pharmaceutiques sont obtenues soit avec des ordonnances originales, soit avec des ordonnances falsifiées (les deux donnant lieu à un commerce), soit très directement en établissant un rapport de force favorable et efficace avec les pharmaciens. Certaines de ces préparations sont d'autre part en vente libre, ce qui laisse libre court à des achats et à une consommation alors sans limites liées à la difficulté de se procurer le produit. Les toxiques illicites sont bien sûr présents : le

haschich, consommé en quantités très importantes par les babas, et les acides, produit de base de la toxicomanie punk et des jeunes qui, sans se revendiquer de cette culture ni en présenter l'ensemble des signes, se situent sur ce versant dur et assez violent de la marginalité. Ces acides sont systématiquement consommés en association avec des psychotropes et de fortes doses d'alcool.

L'héroïne et la cocaïne ne sont quasiment pas présentes parmi ces jeunes ; leurs coûts sont beaucoup trop élevés pour leurs revenus.

Derniers nés parmi les toxiques illicites, le crack et l'ecstasy commencent à apparaître dans cette population. L'usage du crack se développe chez les utilisateurs de cocktails à base d'acides et de psychotropes dans une recherche d'effets toujours nouveaux et toujours plus forts, l'ecstasy et son image ludique intéresse de plus en plus les jeunes qui cherchent à *s'éclater* plutôt qu'à se *casser*.

Ces jeunes sont en mauvaise santé. Leur alimentation, l'utilisation massive qu'ils font des toxiques, la difficulté qu'ils ont, quand ils le souhaitent, à maintenir une hygiène corporelle et vestimentaire, en un mot leur mode de vie, concourent à un mauvais état physique général. Leur santé mentale est à l'avenant. Et pourtant peu d'entre eux se plaignent de leur santé, et peu se préoccupent de se faire soigner ou de faire traiter des problèmes qu'ils se connaissent et dont ils souffrent. Dans nombre de cas leur prise en charge de leurs problèmes de santé procède d'un déplacement de la question, leur attention étant focalisée sur une petite plaie sans importance alors qu'ils ont en même temps une toux caverneuse, une infection oculaire liée à leur consommation médicamenteuse, une plaie surinfectée et purulente. Ce déplacement peut également s'opérer sur un ami alors objet d'une vigilance et d'une exigence paradoxales, ou encore sur leur animal domestique préféré pour lequel ils ont toujours les produits vétérinaires nécessaires. C'est comme si une préoccupation globale et active pour sa propre santé portait sur un sujet à la fois si complexe, si impliquant et exigeant une telle projection dans le temps que leur intérêt ne pouvait aller que vers ce qui peut être immédiatement résolu et ce qui paraît donc le plus simple.

Leur recours aux modes de soins se situe dans cette logique de l'immédiateté, et porte sur les deux extrêmes de la chaîne des professionnels et des structures de santé. Des demandes de soins ponctuels et rapides sont formulées auprès des pharmaciens, avec à la clé un intérêt et des réponses souvent chaleureuses et le don de pansements et de quelques médicaments. Les jeunes sont persuadés que les pharmaciens ont l'obligation de les soigner sous peine de "non assistance à personne en danger"; nombre de pharmaciens répondent à leurs sollicitations pour des raisons humanistes, quelques uns s'y sentant contraints pour préserver le calme ou l'intégrité matérielle de leur officine. Les autres demandes de soins sont formulées auprès des services d'urgence des hôpitaux, la plupart du temps en dehors de toute situation d'urgence. Ici les arguments mis en avant portent sur la gratuité des soins ainsi que sur la relative simplicité de ce type de consultation par rapport à une consultation en cabinet.

Les campagnes de prévention portant sur des grands problèmes de santé publique n'ont quasiment aucun impact concret auprès d'eux en matière de changement de comportement. Les préservatifs sont assez systématiquement refusés par les plus jeunes ("je n'aime pas la viande sous Cellophane"), y compris par les jeunes femmes qui se prostituent pour quelques dizaines de francs car leurs clients en refusent l'usage; la personnalisation et le nettoyage des seringues restent des discours sans pratique pour beaucoup des utilisateurs de toxiques injectables, seulement quelques jeunes demandant régulièrement de l'eau de Javel pour y faire tremper leur matériel d'injection. Et en fait, pourquoi faire attention à l'intégrité de son corps pour plus tard quand le quotidien lui-même est une fuite de la réalité?

Ces jeunes sont très souvent accompagnés de chiens de grandes tailles, calmes, bien nourris et en bonne santé. Ce phénomène est important: environ dix pour cent des utilisateurs des gymnases d'hébergement possèdent un animal. Les arguments mis en avant par les propriétaires de ces animaux portent sur la compagnie qu'ils leur procurent et sur la fidélité dont ils font preuve, et portent également sur la fonction de protection qu'ils assurent à la fois en pouvant défendre leurs maîtres

contre d'éventuelles agressions et en leur évitant d'être "embarqués" par la police.

L'observation montre que la proximité affective entre les maîtres et les chiens est très importante, allant jusqu'à des pratiques de sommeil où les deux sont enlacés dans le même sac de couchage et jusqu'à des impossibilités pour certains de se séparer de leur animal plus d'un court instant. Leurs comportements et leurs façons de parler de leurs chiens laissent penser que se mettent en place ici des jeux relationnels leur permettant de vivre ou de revivre des transferts et des remises en jeu de rapports fusionnels entre mère et enfant, cette attitude étant parfois très explicitement signifiée et revendiquée.

L'argument étonnant du chien faisant office de garantie contre une interpellation par la police suivi d'une conduite au poste ou d'une mesure de garde à vue ne tient bien entendu pas, bien qu'il soit exact que les forces de police évitent d'avoir à gérer la présence d'un chien dans leurs locaux et que la meilleure des solutions est alors pour elles d'éviter que le maître y soit présent. Mais des services de fourrière canine sont parfois présents au sein des systèmes de maintien de l'ordre de certains festivals, et la question des chiens est alors rapidement réglée si besoin est.

L'observation montre également que la possession d'un chien, et surtout d'une chienne, permet le développement de liens sociaux entre les jeunes en rendant possible l'élevage et le don de chiots autour de soi, les saillies ayant lieu systématiquement entre chiens de la zone. Il s'établit ainsi entre les propriétaires de chiens un système de relations familiales complexes où les liens de parenté canine sont très finement connus et régulièrement récapitulés et évoqués, ces liens de parenté servant alors, comme dans le fonctionnement fusionnel des binômes maîtres-chiens, à ce qu'un fonctionnement familial imaginaire se mette en place à la place du réel fonctionnement familial défaillant dont souffrent les jeunes.

La vie de la zone n'est pas faite, sauf exceptions, de groupes à la structuration et à la continuité résistant à la durée. Echappent à cette constante quelques couples amoureux et quelques binômes affinitaires, ainsi que quelques micro-groupes formés au hasard des rencontres et

ayant résisté au temps. Y échappent également quelques petits groupes structurés autour d'un noyau fort, couple stable servant de repère ou personnalité importante accordant à la fois statut et protection. Les grands groupes sont d'existence éphémère, leur nécessité étant largement liée aux contraintes imposées par les aléas météorologiques qui réunissent les jeunes sous les rares abris existants et les contraignent alors à un minimum de socialité. Mais, même dans ce cas, les groupes ne résistent pas à la durée et chacun repart rapidement dans son errance à côté d'autres individus errants, les quelques noyaux s'étant alors formés se dissolvant très vite.

Pour la majorité des jeunes cette vie n'est pas construite sur de réels projets de déplacements réfléchis, aux itinéraires et aux étapes prévus et organisés. Leurs réponses aux questions posées sur leurs intentions à court terme sont régulièrement contredites par la réalité du lendemain, où les projets sont oubliés au profit d'une "occasion" ou d'un intérêt éphémères. La régularité de ces contradictions entre des intentions revendiquées, ou présentées comme telles, et la réalité, fait alors penser que ces projections dans le temps ont plus pour les jeunes errants une fonction d'entretien de l'illusion d'une mobilisation personnelle qu'une fonction réelle d'organisation malencontreusement contrecarrée par des aléas matériels. A contrario la présence d'un train en gare lors d'un passage imprévu dans ce lieu par un jeune n'ayant manifesté auparavant aucune intention de départ peut amener un départ tout aussi imprévu, dynamique impulsive d'autant plus forte si ce jeune est à ce moment précis dans une situation de mal être encore plus forte qu'à l'habitude et liée aussi bien au temps qu'il fait qu'à ce qu'il vient de vivre avec d'autres. Le départ impulsif tient alors la fonction d'une fuite, fuite illusoire et impossible puisque la réalité sera de toute façon présente à la gare de destination.

L'intérêt d'être présent quelque part à un moment donné est lui même nié et dévalorisé, cette négation de l'intérêt de l'instant renvoyant à une négation plus globale de la personne dans ce qu'elle peut vivre et

espérer¹. Le festival du moment est systématiquement vécu en négatif : il est moins bien que celui de l'an passé, moins bien que celui où ils étaient la semaine dernière et moins bien que celui où ils seront le mois prochain. Cette impossibilité à accepter le quotidien va de paire avec l'impossibilité de se projeter dans le futur et d'anticiper : l'errance appelle, produit et renforce l'errance.

Cette absence globale de perspectives de vie à est cependant à nuancer pour ceux qui sont les moins engagés dans cette dynamique destructrice, pour lesquels des repères existent à l'année et contraignent à se projeter dans l'avenir et à prévoir ses conduites. La nécessité de repasser à leur adresse officielle pour reconduire un dossier de RMI, la nécessité de trouver un emploi sédentaire et un point de chute pour passer la mauvaise saison sont autant de contraintes structurantes qui leur évitent de se perdre dans l'absence de sens.

Les affirmations permanentes de ces jeunes portant sur l'existence d'une "communauté zonarde" ou tout le monde se connaît, où une fraternité existe, où des rendez-vous se prennent, sont totalement contredites par la réalité faite de vols et d'absence de confiance réciproques, et d'impossibilité à se projeter dans l'avenir et à gérer sa vie. Si une communauté de connaissance existe cependant pour certains d'entre eux encore attentifs à leur entourage, la plupart du temps elle ne va pas plus loin que la manifestation de signes de reconnaissance qui ne débouchera pas sur des comportements de solidarité en cas de difficultés. Des marques de socialité existent cependant, mais elles sont limitées aux fonctionnements internes des quelques groupes et des binômes stables. Il ne s'agit que d'une solidarité interne, à usage confidentiel et sélectif limité à quelques personnes.

Les illusions de cette vie sont largement liées aux interventions sociales et caritatives qui s'organisent autour. Elles l'enveloppent d'un réel qui fait alors croire que tout arrive comme par magie : des soins et des pansements gratuits chez les pharmaciens, un accueil en cas de

¹Le rôle de la *désorganisation* dans la dévalorisation des personnes, processus qui porte à la fois sur soi et sur son environnement, est développé par François Dubet dans *La galère. Jeunes en survie*. Fayard. 1987.

problème médical ou social dans les services d'urgence hospitaliers, des possibilités de douches, de petits déjeuners et de repas auprès d'associations caritatives, des aides financières ponctuelles, même si elles sont dérisoires, auprès de services sociaux¹. Autant de raisons pour les jeunes de penser qu'une vie de zone peut être construite et équilibrée, compte tenu des soutiens caritatifs et sociaux connus, disponibles et utilisables en cas de problèmes.² Autant de raisons, également, de penser que les choses sont dues et qui justifient donc de protester quand les organisations locales ne sont pas assez adaptées à des attentes qui ailleurs sont habituellement satisfaites.

Il est important de rappeler que ces jeunes ne sont pas en permanence en errance. Certains, partis "définitivement" depuis peu de temps, repassent épisodiquement au domicile parental. Certes ces passages sont de courtes durées et sont de plus en plus courts car les relations conflictuelles intra familiales reprennent de plus belle, mais ils existent encore. D'autres, plus âgés, sont parvenus à trouver une relative stabilité dans leur vie et ils vivent alors une errance plus construite, plus assumée, entre un point fixe dont ils payent le loyer et des aventures qui les en éloignent temporairement. Les revenus réguliers d'une pension d'invalidité, du RMI ou les ressources tirées d'emplois marginaux sont alors des points d'appui solides qui aident à maintenir une sédentarisation partielle.

L'analyse des solutions trouvées et utilisées par chacun pour passer l'hiver contribue également à relativiser l'impression initiale d'errance permanente. Il y a ceux qui ont vécu une formation professionnelle qu'ils vont monnayer pour pouvoir louer une chambre, les boulangers semblant ici profiter d'une tradition professionnelle qui veut que le patron héberge son ouvrier. Les conditions matérielles et contractuelles de ces hébergements seraient à observer de plus près, mais ces solutions existent concrètement pour quelques uns. Il y a ceux qui passeront

¹Jacques Guillou. *Au bout d'être énervé*. Rapport Plan urbain Juin 1994.

²Il ne s'agit pas ici de juger si ces interventions sont *bien* ou *mal*, mais de pointer que chez les jeunes concernés un *guide du zonard* occulte et efficacement tenu à jour existe.

l'hiver chez eux, en vivant alors de leurs économies estivales et des soutiens obtenus auprès des professionnels des dispositifs d'aide sociale. Il y a ceux qui se feront héberger chez d'autres, cette solution nécessitant cependant que le réseau social existe fortement au préalable. Et il y a ceux qui squatteront à plusieurs, soit de façon discrète pour rester ignorés de leur voisinage et dans ce cas en évitant le plus possible que d'autres sachent où le squatt se trouve, soit de façon plus collective et récemment plus revendicative en reprenant à leur compte les arguments du droit au logement pour tous.

ACCUEILS FESTIVALIERS

Les jeunes en errance ne sont pas à l'écart de la société et de ses systèmes d'interventions caritatives et d'assistantat social. Ils les connaissent et les utilisent comme des moyens et des lieux dispensateurs de solutions matérielles ponctuelles, instrumentalisant ainsi au maximum des propositions sociales qui pour beaucoup d'entre elles visent déjà principalement à procurer des réponses matérielles rapides. Il en est ainsi de leur utilisation des points d'accueils organisés dans des lieux de grands rassemblements culturels par des associations caritatives, de leurs rapports avec les services sociaux locaux des villes de passage sollicités uniquement pour l'attribution de petites aides financières, de tickets-repas et pour l'accès à des vestiaires, et des services hospitaliers d'urgence utilisés comme lieux de consultation immédiate et gratuite. Mais autant ils sont des utilisateurs intéressés de ces systèmes de prestations matérielles, autant ils ont une énorme méfiance vis à vis de tout ce qui peut leur apparaître comme étant une intervention éducative tendant à les amener à s'interroger sur leurs dynamiques de vie. Cette méfiance repose à la fois sur des expériences parfois récentes, sur l'histoire des relations entretenues par leurs familles avec des travailleurs sociaux et sur l'image d'investigation policière que prennent parfois de telles démarches dans leurs phases initiales de connaissance des dynamiques de la personne. Elle rend nécessaire la mise en oeuvre de modes de contact qui échappent aux images habituelles portées par les intervenants du secteur social.

Le pari de l'organisation de lieux d'hébergement ponctuels à caractère éducatif repose sur le double constat de l'instrumentalisation des réponses sociales qu'opèrent ces jeunes et du mal-être individuel dont ils souffrent malgré leurs dénégations. Il s'agit donc, sous prétexte de leur fournir une prestation matérielle, d'établir avec eux des relations en dehors du cadre traditionnel des actions de travail social pour tenter d'installer des rapports facilités par une écoute chaleureuse, de procéder à d'éventuels étayages psychologiques si la nécessité en apparaît, et de soutenir ces jeunes dans leurs envies de modifications de leurs parcours personnels pour qu'ils parviennent à une réelle auto mobilisation. Ce programme ambitieux peut être développé grâce à la nature du lieu de rencontre, lieu exceptionnel et inhabituel situé dans un espace et une

durée aussi exceptionnels, permettant ainsi que se mettent en jeu des relations différentes de celles qui s'engagent habituellement dans la banalité du quotidien. Il peut aussi être développé parce que, si la durée de la relation engagée est faible puisque limitée à quelques jours, celle-ci peut s'y développer de façon intense. Il est rendu possible, enfin, par les choix d'aménagement et de fonctionnement des lieux d'hébergement et par les modes d'accueil et de considération des personnes qui y sont pratiqués, cette possibilité reposant sur la compétence des équipes de gestion de ces opérations et sur l'image d'un type de considération qu'elles renvoient aux jeunes.

Il s'agit donc d'organiser le fonctionnement de lieux d'accueil d'une capacité d'hébergement provisoire de plusieurs centaines de personnes, problème technique résolu par l'utilisation de gymnases permettant de disposer d'une grande surface d'accueil et d'installations sanitaires adaptées à des groupes importants. L'architecture et la conception de ces bâtiments qui en font de grandes boîtes vides aux solides revêtements de sols permettent de limiter et de contrôler les éventuelles dynamiques de dégradation des lieux.

Leurs sols peuvent être recouverts de grandes surfaces de moquettes d'exposition procurant plus d'agrément au couchage qu'un sol laissé nu ; un sol nu est cependant beaucoup plus facilement nettoyable quotidiennement, problème très important avec le type de public accueilli et son rapport limité à la préservation de l'état de propreté des lieux qu'il utilise et qu'il laisse derrière lui. Des lits de camps peuvent être mise à la disposition des utilisateurs ; ils seront utilisés comme lits, comme étagères, comme cloisons également pour délimiter des micros espaces de couchage, alvéoles de sécurité et d'intimité à la présence paradoxale chez ces jeunes qui mettent en avant une esthétique de la liberté et de l'errance. Nombre d'entre eux choisissent cependant de ne pas les utiliser, du moins comme lits. ¹

¹Les services d'intendance de l'armée en mettent à la disposition de la mairie de Bourges pour la durée du festival moyennant le remboursement des éventuels frais de remise en état.

L'attention à apporter aux sanitaires et au maintien de leur propreté est également très importante. Les personnes qui gèrent l'équipement doivent en contrôler et en garantir l'état en permanence non seulement pour des raisons matérielles parce qu'une difficulté technique de plomberie est nettement plus facile à enrayer dans l'instant qu'à traiter au bout de quelques heures, mais également pour que la différence soit là aussi sensible aux utilisateurs en comparaison avec les lieux qu'ils fréquentent habituellement. Une certaine ostensibilité dans l'attention apportée à ces lieux n'est pas inutile car elle permet de signifier explicitement que l'intérêt que l'on y apporte est directement lié à l'intérêt que l'on apporte à leurs utilisateurs, point de départ possible pour des discussions portant sur les agréments du confort et sur le respect de soi même. Une double compétence indispensable aux intervenants dans ces gymnases apparaît ici : il s'agit d'être aussi efficace et aussi professionnel dans l'accueil et la relation éducative que dans le balayage des sols et dans le débouchage de toilettes car ces deux modes d'approche se conjuguent, se renforcent mutuellement et permettent encore plus d'entrées en relation. Et il ne s'agit pas seulement pour les intervenants de dire qu'ils portent attention aux jeunes, il s'agit également de le leur montrer concrètement.

Ces aspects très matériels portant sur la garantie de l'état des lieux sont essentiels pour le travail entrepris. Les utilisateurs de ces hébergements provisoires remarquent tous et apprécient cette qualité de vie dont les standards peuvent paraître être en dessous de seuils minima si on se réfère aux conditions classiques de confort de la vie d'un sédentaire intégré social ; mais ce niveau de prestation dans l'attention au confort de vie est déjà exceptionnel pour nombre des personnes accueillies, et permet que s'engagent des discussions à partir de l'expression du caractère agréable de celui-ci.

Des prestations matérielles, limitées mais efficaces, concourent également à l'agrément de l'utilisation des lieux.

Des systèmes de consignes gratuites et permanentes gagnent à être organisés car ces jeunes sont encombrés en permanence de divers sacs et paquets qui sont les contenants de tous leurs biens matériels, sacs et paquets faisant régulièrement l'objet de vols entre eux. Proposer un

système de garde gratuit est alors une prestation extrêmement utile à la qualité de vie. Nombre d'utilisateurs des gymnases de festivals ont recours à ces consignes non seulement durant les périodes de fermeture de ces structures pour nettoyage mais également pendant leur temps de présence sur place, des vols y ayant lieu également pendant la nuit de façon assez régulière.

Des boissons chaudes et froides ainsi que des parts de gâteaux sont vendues à des prix modiques ; les parts de "quatre quarts" industriels sont parfois la seule nourriture solide que certains jeunes prendront pour une grande partie de la journée.

Dernier point d'importance à évoquer pour l'organisation des lieux, celui de l'aménagement d'un espace réservé aux intervenants des gymnases et matérialisé par des barrières métalliques. C'est là que sont les cafetières et les gâteaux, c'est là qu'est la caisse, c'est là que sont leurs objets personnels. Barrières matérielles pour isoler ces biens, ces barrières ont également une fonction symbolique en marquant une limite, une frontière, une différence entre les jeunes et les gestionnaires du lieu. Basse, fragiles, dérisoires, elles permettent la rencontre des deux mondes autour d'un gobelet de café en rappelant alors très fortement le rôle tenu par les comptoirs de brasseries. Si les gestionnaires des lieux les passent régulièrement en les écartant, surtout pas en les enjambant, il est exclu que qui que ce soit du groupe des jeunes les passe sans y avoir été invité. Ce type d'invitation reste tout à fait exceptionnel et doit alors reposer sur des bases évidentes et légitimes aux yeux de tous. L'interdit de la pénétration dans cet espace est évident aux yeux de tous et n'a pas besoin d'être explicitement signifié ; les seuls occupants des gymnases qui enfreignent cette règle sont les chiens, alors immédiatement chassés en dehors de cette enceinte. Dans notre expérience portant sur la gestion de trois opérations d'accueil c'est seulement à deux reprises qu'un jeune a transgressé l'interdit majeur, à chaque fois dans une dynamique de crise et de tension exacerbée. Mais la conscience de la gravité de l'acte a fait que dans ces deux situations les auteurs de ces infractions sont rapidement retournés de l'autre côté.

Ces organisations et ces prestations techniques ne vont donc pas sans la mise en place de règles, question complexe car il s'agit d'adapter les exigences d'un fonctionnement à une population qui vit en permanence dans le refus des contraintes sociales et dans la recherche de la satisfaction immédiate de ses désirs. Il faut alors repérer ce qui ne peut pas être négociable, ce qui fait l'objet d'impossibilités et ne peut donc pas être accepté, les interventions rappelant ces lois étant clairement signifiées tout en étant faites le plus possible en douceur.

La première règle est énoncée dès l'arrivée à l'entrée des équipements : un droit d'entrée de dix francs est demandé à chacun. Il est présenté comme étant une participation au coût de l'opération, et permet surtout de marquer dès le premier contact que le système n'est pas inscrit dans une logique de gratuité liée à une démarche d'assistantat social mais qu'une prestation est proposée avec sa contrepartie financière. C'est également le moment d'annoncer que le gymnase ferme chaque jour à treize heures pour en permettre le nettoyage, information déjà lue dans l'entrée sur un grand panneau d'affichage.

Ce moment d'accueil permet également de signifier aux porteurs de grandes quantités d'alcool destinées à la revente que pour le bien de tous il n'est pas souhaitable qu'ils vendent leurs produits à n'importe qui dans n'importe quel état, en leur demandant d'appliquer à leur commerce le même discernement que celui qu'exerce théoriquement un débitant de boissons. Cette information préalable donne le droit d'aller ensuite à leur rencontre pour leur rappeler ce "contrat", et pour éventuellement intervenir auprès d'eux afin de modérer les éventuels effets ravageurs de cette vente.

Enfin, c'est également à l'accueil qu'une règle concernant les comportements des chiens est annoncée à leurs propriétaires : engagement à ce que les bêtes ne se battent pas entre elles, engagement des maîtres à les faire sortir pour qu'elles se soulagent à l'extérieur. Comme assez régulièrement ces maîtres finissent par s'écrouler dans un sommeil comateux lié à la fatigue et à la consommation massive de toxiques, cette annonce préalable donne le droit de faire sortir du gymnase les chiens qui en manifestent l'envie... et ceux qui les suivront. On pourrait estimer que cette présence est un problème évitable compte

tenu des nuisances qui l'accompagnent. Des solutions comme l'organisation d'un chenil dans un vestiaire ont déjà été tentées et ont conduit à l'échec : les chiens se battaient entre eux, leurs maîtres étaient de plus en plus inquiets, et de toute façon certains refusaient radicalement de s'en séparer. L'interdiction totale de leur présence est toute aussi impossible car si ils ne sont pas là leurs maîtres ne le seront pas non plus.

A ces règles formulées clairement à l'entrée s'ajoutent des règles formulées selon les cas et liées à l'évidence des situations. Il en est ainsi des rappels difficiles, répétés et peu efficaces dans la durée, tendant à ce que le bruit produit par l'utilisation d'instruments de musique particulièrement sonores soit limité, sinon interrompu. Il en est ainsi des rappels faits aux quelques vendeurs ostensibles de toxiques illicites pour leur signifier qu'il est certes impossible de les empêcher de procéder à leur commerce, mais que celui-ci ne peut pas se faire de façon exagérément démonstrative. Il en est ainsi également de l'interdit des comportements violents, et les très rares bagarres font l'objet d'interventions des responsables de l'hébergement alors présents pour séparer les combattants et leur signifier l'impossibilité d'accepter ces conduites. Ces règles surajoutées à celles formant les bases explicites du fonctionnement des lieux ne font que reprendre les règles de vie et les interdits des espaces publics. Ce peut être ici la base conceptuelle de cette imposition de choix de fonctionnement : rien de moins ni de pire que dans la rue, et quelques points supplémentaires portant sur des contraintes qui soient à la fois acceptables par chacun et garantes du début de l'installation de rapports sociaux positifs entre les personnes. Ces rapports, construits sur des bases faites non plus seulement de l'addition d'individualismes mais reposant également sur des pratiques conventionnelles, permettent alors l'approche de la remise en jeu d'un contrat social minimum.

Ces règles, pour certaines explicitées pour tous et pour d'autres avancées selon les problèmes rencontrés et placées sur la base du bon sens, vont de paire avec une zone conventionnelle souple où des négociations et des discussions permanentes permettent aux parties prenantes

l'affirmation de points de vue différents et l'établissement de consensus faits d'adaptations réciproques. Il en est ainsi de l'obligation du paiement à l'entrée, modulée selon les individus : fermeté pour certains, crédit limité dans le temps pour d'autres s'engageant à faire la manche dans le gymnase, gratuité pour certains arrivant après une journée de manche inefficace ou décevante. Il en est également ainsi des pratiques toxicomaniaques ostensibles, où les responsables présents appellent à une certaine discrétion et se permettent de signifier leurs façons de voir aux jeunes concernés. Cette attitude difficile balançant entre l'hypocrisie du "je ne veux pas voir même si je sais" et la nécessaire entrée en relation avec des jeunes en grande souffrance pouvant faire ici un appel pour que l'on s'intéresse à eux ne peut être dosée et gérée que par des personnes ayant l'expérience de relations éducatives avec ce type de jeunes, et ayant réglé pour elles-mêmes ce que la marginalité et son cortège de revendications sociales et de comportements en rupture peut avoir de fascinant.

La solidité et l'efficacité de ces dispositifs de travail reposent en fait sur la compétence des personnes qui les font vivre. L'observation à Bourges et à La Rochelle des fonctionnements, des dysfonctionnements et des difficultés des lieux gérés par des personnes de bonne volonté mais sans réflexion sur leur rôle et sans formation pour tenir celui-ci ont permis de repérer et d'établir des critères de compétence individuelle et d'image collective pour que les équipes soient constituées de façon satisfaisante.

Ces équipes doivent être constituées d'un fort noyau de travailleurs sociaux et de professionnels de l'approche et de l'accompagnement des jeunes en grande marginalité, car il y a des expériences et des savoir-faire qui ne peuvent pas être improvisés. C'est le terrain des animateurs de quartiers difficiles, des éducateurs spécialisés intervenants en toxicomanie et en milieux ouverts, et également des professionnels de l'approche psychologique et psychiatrique des personnes. Les équipes gagnent cependant à ne pas être exclusivement constituées par ces spécialistes, des personnes d'autres origines professionnelles pouvant tout à fait y trouver leurs places et y tenir des rôles d'adultes auprès

des jeunes en amenant avec elles des façons de voir et de réagir qui ne sont pas marquées par trop d'habitudes issues des milieux de l'intervention spécialisée.

Ces rôles d'adultes ne peuvent être tenus que par des intervenants renvoyant des images d'adultes dans leurs façons de faire et d'être ; il est impossible d'accueillir dans ces équipes de trop jeunes adultes aux comportements encore adolescents sous certains aspects. Une engagement dans la vie professionnelle et une stabilisation de celle-ci, l'engagement actif dans la vie étudiante, une maturité sociale et affective, un recul et une distance vis à vis des pratiques festives et du recours aux toxiques pour "mieux" les vivre sont autant de garanties à prendre pour éviter à de trop jeunes intervenants de se trouver en difficulté en cours d'opération.

Ces équipes doivent également présenter une mixité et une hétérogénéité des âges à la fois riches de potentialités projectives différentes pour les jeunes et garantes de fonctionnements qui ne tendent pas inconsciemment vers l'instauration de virils rapports de force, comme s'il fallait nécessairement être homme, jeune et musclé pour pouvoir gérer ce type de lieux.

Les membres de ces équipes doivent en fait être capables de se repérer et d'aider les jeunes à se repérer dans un cadre de travail dont les grandes lignes sont certes tracées, mais dont nombre de détails ne peuvent pas être préétablis et ne gagnent pas à l'être pour préserver l'existence d'espaces de négociations. Cette capacité à entrer en relation repose, certes, sur leurs compétences professionnelles et sur les images qu'ils renvoient ; elle repose également sur les choix concrets de mises en oeuvre matérielles.

Ainsi, l'accueil n'est pas anonyme et ne se fait pas derrière un comptoir. Un des accueillants est présent physiquement dans l'espace d'entrée non pas principalement pour faire obstacle ou pour exercer un contrôle tatillon, encore que la fonction "obstacle" soit importante pour la régulation des entrées, mais pour que dès le premier contact la discussion s'engage dans la proximité relationnelle. C'est le temps de la première rencontre, de l'accueil au sens propre du terme, où des

nouvelles peuvent être demandées et des informations échangées. C'est déjà l'installation d'un espace de paroles et d'échanges. C'est aussi le poste de travail le plus difficile à tenir et qui ne peut être tenu que par une personne d'expérience, de toute façon jamais laissée sans attentions de la part des autres gestionnaires présents qui doivent être prêts en permanence à venir à ses côtés pour l'aider à faire face à des pressions trop importantes.

La buvette organisée à la frontière des barrières tient également un rôle très important dans ce cadre relationnel. C'est le lieu de l'expression des déprimés nocturnes et des confidences, le lieu des échanges sur la vie de la zone et sur les projets de chacun. Si pour l'observateur non attentif son fonctionnement peut sembler ne pas différer des relations superficielles développées à un classique comptoir de café, l'attention apportée aux personnes, la chaleur de l'écoute, les éventuels renvois de questions ou d'avis sont autant de marques de considération humaine et d'approche éducative qui ne sont pas habituellement le fait des cafetiers.

Les rangements matinaux et la préparation de la fermeture quotidienne sont aussi des moments importants, et difficiles, où le contact direct est nécessaire et utile. Il s'agit de réveiller les dormeurs, d'avoir quelques paroles avec ceux qui émergent douloureusement d'une nuit courte et complexe, d'inciter doucement et fermement chacun à ranger ses affaires personnelles pour se préparer à partir : autant de prétextes à relations et autant d'actions qui ne peuvent se développer que dans la proximité et l'attention apportée à chaque personne. Et autant d'actions dont la mise en pratique centrée sur l'attention apportée à chacun diffère radicalement des pratiques habituelles des lieux d'accueil que peuvent fréquenter ces jeunes l'année durant.

L'action des responsables de ces structures ne se développe pas que dans le cadre de l'accueil, du service du café, des rangements et de la vigilance à apporter au cadre matériel. Ils ont également à aller à la rencontre des jeunes accueillis en se déplaçant dans le gymnase et en y étant attentifs aux ouvertures possibles leur permettant, là encore, d'entrer en relation verbale et d'établir un contact de proximité.

C'est l'ensemble de ces choix de travail faits de respect des personnes, d'attention chaleureuse apportée à ce qu'elles sont sans pour autant se priver d'exprimer des façons de voir, de recherche systématique de relations personnalisées, qui font la possibilité et la qualité du travail engagé.

DEMARCHES DE PREVENTION

Quelles démarches de prévention des dérives matérielles et des souffrances psychologiques, et quelles démarches de soutien à des tentatives et à des volontés de réinsertions sociales mettre en place pour ces jeunes ? Trois types de réponses sont possibles, portant sur trois niveaux d'intervention liés à trois niveaux de contact avec l'errance et d'entrée dans cette dynamique. Mais ces réponses ne commencent à apparaître qu'aujourd'hui, à la fin de ce programme de recherche, car il était nécessaire au préalable de bien connaître les dynamiques de ces jeunes. Cette recherche est donc déjà en elle même un élément d'une politique de prévention.

Les lacunes d'une prévention primaire centrée sur le bien être affectif et sur l'écoute de ces adolescents sont énormes. Tous les jeunes engagés dans l'errance évoquent le vide relationnel dans lequel ils se sont trouvés à l'adolescence, ne rencontrant dans leur entourage que des adultes distants, perdus, sans capacités d'attention ni d'écoute. Il y a d'évidence ici une carence dans l'action des professionnels de l'éducation que sont les enseignants de collèges et de lycées qu'ils ont croisés, et que sont les professionnels d'animation intervenant dans les structures socioculturelles de leur environnement. Ces jeunes n'évoquent jamais non plus de contacts avec le tissu associatif, avec des bénévoles et des militants qui auraient pu être pour eux des points de repères et des supports d'identification. Il y a également carence dans le soutien pédagogique et éducatif qu'auraient pu apporter à leurs parents le corps des travailleurs sociaux, dont les interventions sont souvent évoquées de façon très négatives dans les souvenirs d'enfance. Le constat est peut être sévère, trop sévère même car il est possible et légitime de faire l'hypothèse que certains de ces professionnels et que certaines associations locales ont bien fait leur travail et que les jeunes qui en ont profité ne sont donc pas en errance. Mais force est de constater que la prévention primaire est très perfectible, en particulier dans les zones rurales et dans les petites villes de province dont ces jeunes sont originaires. Une récente recherche portant sur les jeunes bourguignons

en difficulté¹ peut être en cela très éclairante pour qui souhaite approfondir ces aspects des dynamiques juvéniles rurales et micro urbaines, et pour qui souhaite avancer dans une réflexion portant sur les modifications de fonctionnement et d'orientation qu'il est nécessaire de développer dans les institutions socioculturelles pour les adapter à ces réalités et à ces urgences.

Un second niveau d'intervention porte sur les jeunes qui commencent à accumuler des signes d'alerte : décrochage scolaire, fugues initiatives, conflits de plus en plus forts avec les parents, en particulier avec leur père ou beau père ou avec le compagnon de leur mère, consommation de toxiques de plus en plus marquée,...

Les premières hypothèses du programme de recherche portaient sur le contact avec ces jeunes dans les espaces festifs où ils viennent pour "s'éclater", contact destiné à les aider à se raccrocher au réel pour lutter contre une lente immersion dans l'errance. Force a été de constater que ces jeunes étaient très difficiles à contacter soit parce qu'ils étaient très peu identifiables, n'ayant pas encore adopté l'ensemble des comportements de démonstration ostensible de leurs modèles, soit parce qu'ils étaient alors dans une phase de découverte et de liberté tellement euphorique que des paroles de bon sens n'avaient aucun sens pour eux. Un travail est cependant possible avec ces jeunes par le biais de la gestion des lieux d'hébergement quand ils viennent exprimer à un membre de l'équipe présente leur souffrance de s'être fait voler de l'argent, des papiers d'identité, des vêtements ou un sac de couchage par des personnes appartenant à cette population qui les fascine et les attire. Un travail est également possible quand ils sont inquiets de l'outrance de certains comportements adoptés par d'autres sous l'emprise des toxiques et qu'ils viennent exprimer cette inquiétude. Il s'agit dans ces deux cas de les aider à faire la part entre ce qu'ils imaginent de cette vie et ses réalités sans pour autant insister sur l'effet repoussoir de cette réalité qui les attend au risque de les renforcer dans leurs oppositions aux avis issus du monde des adultes. Il s'agit plutôt de

¹Dominique Bondu et Didier Truchot. *La Bourgogne au miroir de ses jeunes en difficulté*. Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire. 1993.

les amener à essayer de comprendre pourquoi ils cherchent à se construire un équilibre dans cette dynamique sociale marginale, et à s'efforcer de valoriser ou de revaloriser des écoutes et des ancrages qu'ils peuvent trouver dans leurs lieux d'accroche sédentaire. Cette approche n'est pas particulièrement facile, et est rarement couronnée de réussite. Cependant des soutiens approfondis ont pu être engagés à plusieurs reprises auprès de quelques jeunes, et il a semblé que ces soutiens étaient intervenus au bon moment pour les aider à interroger leurs conduites et à réorienter leurs trajectoires de vie. Mais il ne s'agit que de quelques exemples qui ne sont pas généralisables en termes de validité d'action globale de prévention auprès de ce public, d'autant plus que ce type d'approche extrêmement personnalisée ne peut pas être développé comme solution éducative globale compte tenu de l'important nombre de jeunes concernés.

Il reste donc le travail qu'il est possible d'entreprendre avec eux sur leurs lieux de vie sédentaire puisqu'ils ont encore une accroche matérielle stable. C'est ici, encore une fois, au delà du rôle que la famille a de plus en plus de mal à tenir, le rôle des professionnels de la relation éducative et le rôle des intervenants spécialisés en travail social auprès des jeunes en difficulté, mais force est de constater que ces professionnels sont peu présents, donc peu actifs, dans les milieux de vie de ces jeunes. Il y a ici une lacune importante dans l'action des réseaux d'intervention sociale spécialisée qui fait penser que, par exemple, des actions du type "prévention spécialisée" gagneraient à être plus souvent organisées en dehors du milieu urbain *stricto sensus*.

Nous disposons de plus d'éléments positifs directement utilisables sur ce que peuvent être des interventions au troisième niveau, auprès des jeunes déjà largement engagés dans l'errance.

La première certitude, développée à propos du fonctionnement souhaitable des lieux d'accueil provisoires, est que la présence de travailleurs sociaux dans ces lieux pour les gérer est un moyen d'entrer en contact avec les jeunes sans commune mesure avec les habituelles entrées en matière passant par des demandes d'aides et de compréhension à la sincérité souvent relative. Des paroles sincères s'y

établissent immédiatement puisqu'il n'y a rien à dissimuler pour obtenir quelque chose, ou bien parce que l'enjeu de la dissimulation dont personne n'est dupe ne portera que sur les quelques francs nécessaires pour payer l'entrée ou pour s'offrir un café. Et l'accueillant signifiera alors que de toute façon il ne souhaite pas placer la discussion sur le registre de la négociation financière, mettant ainsi de côté les habituelles entrées en matière. Cette entrée en contact sur un pied plus égalitaire permet que s'échangent des paroles profondes, dont la qualité ne variera d'ailleurs pas quand le jeune comprendra au détour d'une conversation que son interlocuteur ou que les collègues de celui-ci peuvent être des travailleurs sociaux.

Ces échanges sincères permettent de repérer trois âges, trois époques dans la vie d'errance qui semblent être des époques charnières pour ancrer une intervention de soutien et d'aide à la mobilisation.

Les plus jeunes, engagés dans l'errance depuis tout au plus quelques années, entretiennent régulièrement des rêves liés à leur rapport à une enfance aussi merveilleuse qu'imaginaire en souhaitant s'occuper professionnellement d'enfants, persuadés que leurs expériences de vie leur permettront de conduire ces enfants sur le chemin du bonheur et de l'intégration sociale. Cette pulsion vers une philanthropie sociale, fréquente et logique à l'adolescence et dans l'entrée dans la vie adulte, ne gagne probablement pas à être directement encouragée ni à être prise telle quelle en compte pour le bien des enfants qui leurs seraient confiés, mais son existence laisse penser qu'il y a encore chez ces jeunes des ressorts puissants qui les animent et qui montrent qu'ils ne considèrent pas que leur vie serait déjà sans but et sans issue. L'espace des hébergements festivaliers peut alors être le lieu d'aides à la réflexion sur ce ressort de vie et sur leur volonté de donner à d'autres. De la même façon l'identification du niveau d'engagement dans l'errance d'un jeune rencontré à l'occasion d'une action d'aide à l'insertion peut être une aide précieuse pour un intervenant social, ces jeunes ayant encore pour certains une partie de leur vie dans une réalité sédentaire. Ceux qui sont légèrement plus vieux, autour de vingt deux à vingt cinq ans, et qui ont déjà vécu l'errance durant de nombreuses années, commencent à se poser des questions en forme de bilan. Ils ont

largement fait le tour des plaisirs de cette vie et ils sont rattrapés par une pratique alcoolique ou une pratique toxicomaniaque qu'ils avaient fuie en partant sur la route ou qu'ils avaient déjà rencontrée aux hasards de cette route. Ils gèrent d'une façon de plus en plus inquiète le rapport entre leurs rêves secrets de vie faits d'une famille à fonder, d'enfants à élever, et leur réalité quotidienne faite d'absence de relations inter personnelles, d'absence de vie de couple et d'absence globale de sens. Ils sont désillusionnés sur l'errance et en même temps ils ne savent pas comment en sortir. Les échanges sont souvent situés dans des contextes psychologiques dépressifs où les réponses apportées gagnent à aider à se repérer, à aider à faire le point tout en ne mettant pas à bas toutes leurs défenses. L'accès au revenu minimum d'insertion à l'âge charnière des vingt-cinq ans est ici un prétexte et une aide à des volontés de re-sédentarisation.

D'autres qui approchent des trente ans ne font pour la plupart strictement aucune projection dans l'avenir, et l'évocation prudente d'éventuelles mobilisations pour changer un quotidien dont ils disent eux mêmes qu'ils souffrent d'y être enfermés fait émerger chez eux un vide terrifiant. Ce sont ceux qui passeront un jour la barrière matérielle qui les sépare encore du statut de SDF en allant se faire établir le carnet administratif prouvant cette nouvelle appartenance. Quelques uns réussissent cependant à s'équilibrer dans leur vie marginale en s'assurant un minimum financier fait de RMI et de petits emplois marginaux réguliers, en réussissant à préserver un lieu fixe où ils passent régulièrement se ressourcer. Mais cette stabilisation marginale qui est à considérer comme une réelle insertion sociale ne leur permet pas de réaliser leurs idéaux secrets de vie faits comme leurs pairs d'envies de famille, d'enfants et de stabilité. Ici aussi les contextes dépressifs sont réguliers, même si ils sont masqués par des pratiques alcooliques qui semblent à peu près contrôlées.

Pour ces trois catégories de la population des errants confirmés, l'intérêt de l'existence de lieux d'accueil provisoires ne porte pas seulement sur le plan individuel par le biais de l'installation d'échanges verbaux dans des perspectives de soutien à des mobilisations ou d'étayage dans des moments difficiles. Elle porte également sur des

aspects collectifs par l'installation de relations et de règles de vie qui sont à la fois respectueuses des personnes et sécurisantes pour chacun. Ici ce n'est plus seulement la parole qui travaille, mais également le cadre de vie installé. Les affirmations de bien-être et de satisfaction de se voir considérés comme des êtres humains sont nombreuses, et peuvent bien entendu être reprises à l'occasion d'échanges plus personnels.

Un dernier point, global, sur ce que peuvent permettre ces lieux d'hébergement provisoire, est lié à l'hypothèse de leur multiplication sur le territoire national tout en préservant entre eux une cohérence d'organisation et une cohérence dans les modes de gestion et de relation. L'expérience de la gestion de trois lieux sur deux sites en deux ans montre que des acquis y sont possibles sur les comportements, sur les inter relations et sur des soutiens établis dans la durée, car des rencontres régulières avec un nombre non négligeable de jeunes permettent de réintroduire dans leur vie une linéarité du temps alors qu'ils vivent le plus souvent sous la forme de successions de coupures temporelles. Ces acquis sont également possibles parce que les relations et les connaissances se maintiennent de festival en festival et permettent peu à peu d'aller plus loin dans la confiance, la confiance et dans l'écoute. Une telle multiplication des sites n'impose pas que tous ces lieux soient gérés par la même équipe mais nécessite que des échanges d'intervenants se fassent entre ceux ci, et nécessite bien entendu que des échanges entre intervenants existent pour permettre, non pas de tenir à jour les dossiers individuels des jeunes connus, mais de capitaliser les expériences et de maintenir la cohérence des façons de faire.

Enfin, les intervenants de ces lieux ne doivent pas oublier que leurs actions ne portent que sur des relations de courtes durées même si elles se reproduisent dans le temps, et qu'il leur est indispensable de convaincre les jeunes de contacter les travailleurs sociaux qui interviennent dans des structures de proximité plus quotidiennes quand ils sont dans des phases et dans des lieux de sédentarisation. Ce n'est que par la complémentarité entre les travailleurs sociaux du quotidien

et les intervenants des hébergements provisoires que des soutiens pourront aboutir à des remobilisations de fond.

CONCLUSION

Conclure ce rapport de recherche n'est pas conclure cette recherche qui reste en vie et en action et qui amène de nouveaux objets de travail pour l'année 1995. Que dire à cette étape du travail ?

Des réflexions globales, tout d'abord. C'est constater qu'une approche à la fois scientifique et pratique de questions d'intervention sociale est possible, et surtout qu'elle peut être conduite en évitant la trop classique coupure entre les chercheurs et les acteurs de terrain. C'est aussi constater qu'il reste des espaces d'innovation à investir à la fois pour développer des objets de recherche et pour conduire des expérimentations professionnelles.

Des réflexions institutionnelles, également. C'est constater que nombre d'institutions qu'elles soient associatives, services publics, bénévoles ou professionnelles, sont prêtes à s'engager dans des actions différentes, à inventer, et prêtes à interroger leurs propres fonctionnements et leurs références en rapport avec les questions alors rencontrées. Et c'est constater aussi que d'autres n'y sont pas prêtes, peut-être par surcharge de travail, peut-être par les effets de la décentralisation et de la Politique de la ville qui territorialisent tellement les actions que l'attention apportée à celui qui ne fait que passer devient impossible, peut-être également par manque de dynamisme interne et de volonté d'ouverture.

Des réflexions professionnelles sur le versant action sociale, aussi. C'est constater que le travail conduit dans les festivals ne suffit pas s'il n'est pas relayé par un travail conduit dans les lieux de sédentarisation des jeunes en errance, et qu'il ne suffit pas s'il est développé sans cohérences avec d'autres actions développées ailleurs, dans d'autres festivals. Et c'est constater que si dans les festivals et plus largement dans les lieux de grands regroupements les jeunes en errance sont visibles car nombreux, ils sont présents partout en permanence, en plus petits nombres. Leur invisibilité relative ne fait pas qu'ils n'y existent pas, et que des actions de soutien ne devraient pas y être développées en leur direction. C'est aussi constater l'énorme besoin de prévention

primaire, l'absence d'adultes-relais auxquels se confier, se comparer et se confronter positivement durant l'adolescence ayant eu des conséquences dramatiques pour ces jeunes.

Et des réflexions citoyennes, pour finir. C'est faire l'hypothèse que la question des jeunes en errance n'est pas qu'une question de professionnels de l'éducation, de l'insertion ou de l'accompagnement social. Le fait qu'une partie de la jeunesse est tellement mal qu'elle fuit la réalité en s'engageant dans des issues bouchées génératrices de souffrances encore plus fortes concerne l'ensemble du corps social. Ces jeunes sont malades de la société des adultes ; à ces adultes de réfléchir cette maladie en ne se contentant pas d'en confier la gestion à quelques spécialistes.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

L'errance dans l'histoire. Chronologiquement :

Michel Foucault. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Gallimard. 1972.

Vaulx de Foletier. *Les bohémiens en France au 19 ème siècle*.

François Courrier. "La répression du nomadisme en France". *Monde Gitan* n° 19. 1971. pp. 13-19.

Jack London. *Les vagabonds du rail*. Hachette. 1973. (titre original *The road*. 1907)

Nels Anderson. *Le hobo*. éd. française Nathan. 1993.

Jean Pierre Bouyxou et Pierre Delannoy. *L'aventure hippie*. Plon. 1992.

Errance contemporaine. Sociologie et ethnologie.

Patrick Gaboriau. *Clochard*. Julliard. 1993.

Jacques Guillou. *Au bout d'être énervé*. Rapport Plan Urbain. Juin 1994.

Jacqueline Huber. *Sans toit ni droits*. éd. SOS. Paris. 1987.

Pascale Pichon. "La manche, une activité routinière". *Annales de la recherche urbaine*. n° 57-58. Déc. 1992. Mars 1993. pp. 146-157.

Jean Luc Porquet. *La débîne*. Flammarion. 1987.

Hubert Prolongeau. *Sans domicile fixe*. Hachette. 1993.

Errance contemporaine. Psychologie.

"Adolescence et errance". *Sauvegarde de l'enfance* n° 2. 1994.

Philippe Gutton (dir). "Errances". *Adolescence* n° 23. 1994.

Pierre Kammerer. *Délinquance et narcissisme à l'adolescence*. Bayard. 1992.

Toxicomanie et santé.

Marie Choquet, Sylvie Ledoux et Claude Maréchal. *Les 11-20 ans et leur santé. t. II. Drogues illicites et attitudes face au SIDA*. INSERM-La Documentation Française. 1992.

Yves Gervais. *La prévention des toxicomanies chez les adolescents*. L'Harmattan. 1994.

Dossiers thématiques et bibliographies.

Revue *Empan*. L'errance des jeunes. n° 8. Juin 1992. Une importante bibliographie est annexée au dossier.

(Empan. ARSEEA. Chemin de Colasson. 31081 Toulouse cedex)

Bibliographie commentée dans Jean Luc Porquet. *op.cit.*

Bibliographie du séminaire de recherche "Enfant marginalisé et espace urbain". Centre international de l'Enfance. Paris.

EQUIPES DE RECHERCHE

CEMEA

	1992			1993			1994			
	Bourges	La Rochelle	Avignon	Bourges	La Rochelle	Bourges	Bourges	Belfort	Lorient	Aurillac
PATTISTELA Pascal										X
POURRIOT Carole						X				
SALVEZ Gilbert	X									
SANY Olivier	X	X	X							
CHIOBEAUX François	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
CAUMETON Patrice	X			X						X
EUBE Pascale	X	X								X
PAULANIE Marc							X			
PETIT Monique							X			X
ROBERT Virginie				X						
VALENTIN Claire									X	
VILETTE Henri										X
VOURMS Martine				X						X

MINISTERE JEUNESSE ET SPORTS

	Bourges	La Rochelle	Avignon	Bourges	La Rochelle	Bourges	Belfort	Lorient	Aurillac
	CHOROWICZ Patrick				X	X	X	X	

HOPITAL SAINT ANTOINE

	Bourges	La Rochelle	Avignon	Bourges	La Rochelle	Bourges	Belfort	Lorient	Aurillac
	BET BA NJOCK Simon	X							
MERVEILLE Marina	X								
PAME Patricia	X					X			
SAMBO Barbara	X					X			
SUDRE Isabelle	X					X			